

Pousse-café



Pousse-café

© Les auteurs pour leur texte, 2017. Tous droits réservés.
Couverture : Alain Munoz – Mise en page : cellules-grises.be
ISBN : 978-2-930758-40-4 – Dépôt légal :D/2017/7823-7

INTRODUCTION

Le pousse-café est un moyen de prolonger un bon repas, une agréable discussion, une tentative de faire durer un certain bien-être. Mais le pousse-café c'est aussi une façon de vouloir mettre un terme, de se remettre de ses émotions, de digérer le repas et la vie, de se vider la tête dans l'espoir d'un nouveau départ. Les dix nouvelles contenues dans ce recueil vous proposent divers pousse-café, qui oscillent entre douceur et amertume. Dix textes à consommer sans modération.

Pour cette édition du Grand Concours de nouvelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ce sont 207 auteurs et autrices qui ont répondu à l'appel à candidatures lancé en juin 2016 par le Service général des Lettres et du Livre (SGLL) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en partenariat avec le Réseau Kalame¹, réseau professionnel d'animateur.trice.s d'ateliers d'écritures coordonné par Milady Renoir. Ces participant.e.s de toutes catégories d'âge, sont Belges ou résident en Belgique et n'ont jamais été publié.e.s à compte d'éditeur.

Un premier jury, composé de cinq lecteur.trice.s – Ludivine Joinnot (bibliothécaire), Marie-Astrid Roba (CLéA), Jean-Pierre Messina (professeur de français), Claude Enuset (animateur d'ateliers d'écriture – membre du Réseau Kalame) et Primaëlle Vertenoël (éditrice) – a retenu quarante-huit textes.

En février 2017, des ateliers de réflexion sur le genre de la nouvelle ont été organisés par le Réseau Kalame à la Maison de la Poésie de Namur, à Passa Porta, à la Maison des Littératures de Bruxelles, et au musée du Grand Curtius de Liège. Ils ont été animés par Frédéric Soete, Fidéline Dujeu

¹ reseau-kalame.be

et Frédérique Dolphijn. Durant deux jours, les participant.e.s ont abordé sous ses multiples facettes et dans sa dimension internationale le genre pluriel de la nouvelle. Ils et elles se sont essayé.e.s à la relecture en s'appropriant des outils préalablement construits en atelier et ont expérimenté le passage de l'écriture à la réécriture. Les lauréat.e.s présélectionné.e.s ont ensuite été invités à renvoyer leur texte, revu ou non à l'aune de cette expérience collective.

Un second Jury, présidé par Pascal Blondiau (éditions Maelström) et composé de Nausicaa Dewez (SGLL), Nicolas Marchal (auteur), Pascale Tison (RTBF), Natacha Wallez (IESSID), Arnaud Nihoul (CLéA) et Aliénor Debrocq (autrice), a choisi les dix nouvelles publiées dans le présent recueil. Tous les jurés, du premier et du second tour, ont évalué les textes en fonction des critères suivants : l'adéquation avec le thème imposé, la maîtrise des lois du genre (aussi pluriel soit-il), la cohérence de l'intrigue, les qualités littéraires (le style, la construction narrative), l'originalité du traitement du thème et du texte.

Ce volume rassemble les nouvelles des quatre lauréats primés (le Grand Prix de la Nouvelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles d'une valeur de 1.000 euros et trois mentions d'une valeur de 200 euros) et six autres nouvelles que le jury a tenu à distinguer. Les revues *Marginales* et *Karoo* se réservent le droit de publier un ou plusieurs de ces textes. L'un d'entre eux se voit par ailleurs attribuer une mention par la RTBF.

Le présent recueil a été présenté pour la première fois au public le 3 juin à la Bibliothèque de Saint-Josse (Bruxelles), lors de la remise des prix au cours laquelle des extraits des textes primés ont été mis en voix par la comédienne Jeanne Dandoy. Éditée par la Maison de la poésie d'Amay, cette publication a bénéficié des relectures

attentives de Pascal Blondiau (éditeur) et Nausicaa Dewez (SGLL). Michelle Dahmouche (SGLL), Laurence Ghigny (SGLL) et Milady Renoir (Réseau Kalame) ont quant à elles assuré l'organisation générale de l'opération.

Nous tenons à remercier les différent.e.s partenaires de cette édition¹. Leurs contributions et leur implication, ce concours permettent de construire un regard professionnel sur l'écriture et d'accompagner de futurs auteurs vers des pratiques conscientes et des terrains propices à l'écriture. Le SGLL est heureux d'encourager, par ce Grand Concours et la publication qui s'ensuit, la vitalité et la diversité de la création littéraire en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Bonne lecture !

¹ Notamment CLÉA (Compagnie de Lecteurs et d'Auteurs) pour sa contribution aux commentaires transmis aux participantes
www.compagnie-clea.org



Grand Prix

de la Fédération Wallonie - Bruxelles



AMARULA

Quand André lui demande de lui montrer le contenu de sa valise, Juliette en est à son troisième Amarula. Une liqueur africaine crémeuse et très sucrée, qui ressemble un peu au Baileys. En plus sucré. Juliette trouve que ça passe pas mal avec quelques glaçons. C'est ce que lui sert toujours André quand elle lui rend visite. André a 96 ans. C'est le voisin du dessous de Juliette. Il est veuf. Il aime le Scrabble, Ricky Gervais et la compagnie de Juliette. Elle vient le voir régulièrement. Elle sait que, malgré son âge, il aime encore regarder ses longues jambes, alors elle met ce mini short et ces talons qui la font ressembler à une pin-up Coca-Cola des années 50.

★

Juliette a 28 ans, elle est vendeuse de sex-toys à domicile. Ça s'appelle des soirées Uppeware. Souvent c'est pour des enterrements de vie de jeune fille. Parfois des anniversaires. Parfois les gens sont juste curieux. Juliette est une sorte de bête de foire. Ses clients sont intrigués, un peu émoustillés. « Ça c'est du chocolat liquide pour faire du body painting sur le corps de votre amant. » Le gros du public de Juliette, ce sont des femmes, les hommes c'est trop timide. Et puis elle n'accepterait pas une soirée Uppeware avec une majorité d'hommes. Trop risqué. « Ça c'est Cool'Ô, une crème à appliquer sur le sexe masculin, elle retarde l'orgasme. » L'orgasme de l'homme. « Pour la femme, il y a la crème Orgasmik, qui accélère et intensifie la jouissance. » La jouissance de la femme. Juliette a essayé, elle sait que c'est de la camelote. « Ça c'est un lubrifiant à base de silicone, très efficace. Incompatible avec les sex-toys et les préservatifs. Ça les fait fondre. Avec les sex-toys, il faut utiliser un lubrifiant à base d'eau. Mais ça sèche vite, il faut en remettre régulièrement. »

À l'écouter parler de sexe toute la soirée, les gens croient que Juliette est une sorte de prêtresse du Kama-Sutra, une spécialiste de l'érotisme, une docteure des parties génitales. Mais Juliette n'en sait pas plus que vous et moi. Juliette, elle aurait pu vendre de la crème hydratante ou des éponges à récurer les joints de salle de bain pour le même prix, elle s'en fout. Juliette rêvait d'être danseuse. Elle était douée. À 21 ans, elle avait même participé à un télé crochet. «Dancing Queen». Objectivement, c'était la meilleure. Des jambes kilométriques, la grâce d'une gazelle gambadant au ralenti sur une plage de Sète et la technique d'une ballerine du Bolchoï. Mais un nez un peu trop présent sur un visage légèrement disgracieux, en télé ça ne pardonne pas. La sanction des téléspectateurs avait été sans appel: éliminée dès le premier prime time. Ça avait noyé ses rêves de petite fille comme des chatons indésirables. Alors elle avait pris ce job de vendeuse en attendant mieux. Sans trop savoir ce que c'était ce «mieux».

★

Ce soir, en rentrant du boulot, Juliette avait au fond du ventre un crépuscule de novembre pluvieux sur le port de Zeebrugge. Elle avait vendu sa camelote à une bande d'institutrices tristes dans une barre d'immeuble à Haaren. Des vies solitaires, un intérieur moche. En passant devant la porte d'André, elle avait vu de la lumière, alors elle avait sonné. Elle avait attendu deux bonnes minutes, parce qu'André commence à avoir de sérieuses difficultés à se déplacer, même avec Ayrton, son déambulateur.

★

Une heure et trois Amarula plus tard, on en est là. Avec la fébrilité d'un puceau devant une prostituée, André demande à Juliette de lui montrer le contenu de sa valise. Une soirée Uppeware juste pour lui. Juliette hésite. Sans trop savoir pourquoi, elle trouve que l'idée a du sens. Et

puis, au fond de son ventre, le port de Zeebrugge commence à s'estomper. Alors elle ouvre sa valise. Cool'Ô, Orgasmik. André sourit. Le plumeau synthétique, le talc à la framboise, l'huile chauffante, les menottes en fourrure. André n'a jamais connu toutes ces choses. Juliette le sait. À la libération sexuelle, dans les années 60, André et sa femme Mathilde avaient déjà plus de 40 ans. Et à cette époque, à 40 ans, on était vieux. Ils se sont dit que tout ça c'était bien beau mais que ce n'était pas pour eux. Qu'ils avaient eu la malchance de naître trop tôt. Oh, ils faisaient encore l'amour, bien sûr. Mathilde prétendait que l'acte sexuel était une tâche, au mieux un cadeau dont elle s'acquittait afin d'apaiser les pulsions masculines de son bien aimé. Parce que c'était le discours approprié dans la bouche d'une épouse convenable. Mais dans ses sourires et ses regards, elle lui avouait à demi-mot que le cadeau était plus que réciproque. Et les années 60 avaient légitimé un peu plus l'enthousiasme de Mathilde vis-à-vis de son devoir conjugal. Oui, André en était persuadé, sa Mathilde aurait été une vraie bombe sexuelle en 2016. Mais elle était partie depuis 29 ans déjà, emportée par un infarctus qui s'était invité sans avoir eu la délicatesse de s'annoncer. Un matin, André s'était réveillé et Mathilde était morte. Dans leur lit. À côté de lui. Il la tenait entre ses bras, dans cette brume bizarre du sommeil qui se dissipe, quand il avait réalisé que quelque chose n'allait pas. Le corps de Mathilde trop froid contre le sien, un silence un peu moite. Un silence qui lui murmurait que la mort s'était sournoisement glissée dans sa chambre. Sans le réveiller. André n'a jamais compris comment il avait pu rêver paisiblement pendant que le cœur de Mathilde s'était arrêté. Comment il avait pu dormir et peut-être même ronfler au moment où la vie avait quitté ce corps mille fois chéri, admiré, enlacé? Il se demandait aussi pourquoi son propre cœur avait continué de battre. Il trouvait cette idée tout à fait absurde. De toutes petites impulsions électriques

qui crispent un peu de tissu musculaire à intervalles réguliers... Un phénomène physiologique aussi primitif décide si on est là ou pas? Si on est un être vivant avec ses émotions, ses pensées, ses objectifs, ses questionnements et ses envies de faire pipi, ou bien un tas de chair voué à subir un processus de putréfaction à relativement court terme? Que ce phénomène physiologique à la con ait brusquement décidé de faire passer sa Mathilde dans la seconde catégorie c'était une chose, mais qu'il décide de le maintenir lui, André, dans la première, ça... Il avait beau mobiliser l'ensemble de ses connexions neuronales, convoquer ses capacités cognitives les plus élaborées, ça lui semblait toujours aussi ridiculement insensé. Et cette chose qu'il ne pouvait pas nommer le jetait systématiquement dans un gouffre d'incompréhension si abyssal qu'il en venait à douter de tout. Il se mettait alors à regarder son vaisselier, sa table basse, son jardin, d'un œil suspicieux. Ces choses n'existaient peut-être pas. Puis il s'était dit que toutes ces pensées allaient vite rendre son quotidien ingérable, alors il avait décidé d'accepter sa propre ignorance. Il en était aussi arrivé à la conclusion que Mathilde avait eu une sacrée chance d'échapper à ça. L'infarctus de sa femme avait également signé l'arrêt de mort de la vie sexuelle d'André. L'envie était bien là mais est-ce qu'on va draguer les filles à 68 ans? Probablement oui, mais André avait eu trop peur de passer pour un vieux pervers. Il avait donc rangé ces pensées-là dans le tiroir avec ses réflexions sur l'absurdité de son cœur qui bat. Rendre le quotidien vivable. Son sexe était donc devenu un simple ustensile à uriner. Et avec le temps, André avait cessé d'y penser. Le tiroir avait peu à peu disparu sous la poussière. La mort pouvait prendre le temps qu'elle voulait pour venir le chercher, en attendant il s'occupait. Le Scrabble, Ricky Gervais et un petit Amarula le soir avant d'aller dormir.

★

Quand Juliette s'était installée au-dessus de chez lui, il y a 2 ans, André avait senti le tiroir vaciller sous sa couche de poussière. Dans son crépuscule intérieur ça avait donné quelque chose de joli. Un petit nuage de poudre dorée. Il avait invité Juliette chez lui pour lui souhaiter la bienvenue dans l'immeuble. Un rituel social élémentaire. Et les rituels sociaux, il aimait bien ça André. Ça l'occupait. Comme un magazine dans la salle d'attente de la mort. Ce qui l'avait bouleversé chez cette fille, c'était son rire. Dès leur première rencontre, il l'avait fait rire. Quand Juliette riait, un geyser de chagrin brut jaillissait hors de son corps. La faire rire, c'était comme donner de grands coups de sabre dans les sacs de sable d'une montgolfière et la regarder s'envoler. Le rire de Juliette, ça faisait le bruit de milliers d'oiseaux qui s'échappent de leur volière, emportant avec eux la tristesse d'André. Alors il faisait tout ce qu'il pouvait pour le provoquer. Ce soir, plus que jamais.

★

Juliette termine son quatrième Amarula et pouffe de rire en sortant le Rabbit de sa valise. Le Rabbit c'est un godemichet en forme de sexe masculin, avec une petite excroissance à la base, une tête de lapin qui vient stimuler le clitoris avec ses grandes oreilles. Juliette met le Rabbit en marche et le bout du sexe commence à effectuer de petits mouvements circulaires, tandis que les oreilles de lapin se mettent à vibrer. Juliette et André éclatent de rire. Des centaines de milliers de canaris s'envolent. Ils essaient de se reprendre mais ce gland qui tourne de plus en plus vite les en empêche. Ils ont du mal à reprendre leur souffle, leurs ventres commencent à devenir douloureux. André s'étrangle un peu puis commence à tousser. Une toux grasse et laide. Une toux de vase, de marécage, de marée noire. Une toux qui dit à Juliette que les bronches d'André doivent ressembler à des gisements de sable bitumineux en Alaska. André reprend une profonde inspiration dans un grand rôle de mucus.



«Je suis pas encore mort, ma belle». Juliette sourit et regarde les mains d'André. On dirait un paysage d'Écosse. Les Highlands. Avec des taches d'herbe brûlée. Combien de mains ont-elles serrées en 96 ans? Et parmi toutes ces mains, combien sont mortes aujourd'hui? Combien de femmes ont-elles caressées? Et comment? Comment faisait-on l'amour du temps d'André? Elle pense à toutes les mains qui l'ont touchée, elle. Son joli corps de danseuse. Il y en a eu beaucoup. Des fébriles, des timides, des avides, des souples, des rassurantes, des pingres, des gourmandes, des mécaniques, des aveugles. Et d'autres, trop rares, qui l'ont écoutée. Des curieuses, des attentives, des généreuses comme un air d'opéra. Celles qu'elle n'oubliera pas, imprimées dans sa chair, enchevêtrées dans son ADN.



Toutes ces mains lui sont redevenues étrangères. Parfaitement étrangères. C'est un phénomène déroutant. Des mains qui l'ont visitée, auxquelles elle a tout permis et qu'elle n'oserait plus toucher aujourd'hui. Elle sort le dernier objet de la valise. Le Pony-Tail. Le Pony-Tail, elle n'a jamais trop compris l'intérêt. C'est un plug anal. Un truc qu'on se met dans l'anus et qui vous fait une queue de petit poney, multicolore. Juliette l'a essayé un jour. Elle a regardé ses fesses avec son panache arc-en-ciel et elle s'est mise à pleurer. Elle s'est dit que ça devait être le genre de cadeau qu'on se fait pour déconner et qu'on n'utilise jamais. Ou alors juste quand on a perdu un pari. Elle s'est dit aussi qu'il fallait avoir de la thune pour claquer 35,90 euros dans un cadeau totalement inutile. Et un sacré sens de l'humour. Et c'est pour ça qu'elle a pleuré. Parce qu'elle a réalisé qu'elle n'aurait jamais un amoureux avec assez de blé et d'humour pour lui offrir un Pony-Tail.



Là, debout face à ce vieil homme, un plug anal en main, quatre Amarula dans les veines, Juliette sent la certitude de vivre seule chaque seconde de sa vie couler sur elle comme du goudron. Ça colle, ça pue, c'est lourd, ça lui bouche les narines, ça lui entre dans la bouche, l'air ne peut plus entrer ni sortir.

Mais le vieux s'est remis à rire. Un fou rire qui jaillit de si loin que le mucus des bronches ne peut rien pour l'arrêter. Un rire qui balaie tout à l'intérieur d'André. La poudre dorée s'envole, le tiroir s'ouvre en grand. Les litres de chagrin et d'incompréhension se déversent, emportés par un torrent de joie cristalline. Le rire se met à virevolter dans la pièce comme des notes de piano, vivantes, virtuoses, complices. Les notes s'infiltrèrent entre la peau de Juliette et le goudron, glissent sur sa langue, déferlent dans sa poitrine. Son rire fuse comme le premier cri d'un nouveau-né. Ses notes dansent avec celles du vieux, elle se tord, sanglote. Ses jambes de biche cèdent, elle s'agenouille. Son visage ruisselant cherche un refuge, sa tête se pose sur les genoux d'André. L'homme n'a plus d'âge. Il n'est plus André, elle n'est plus Juliette. Le sexe de l'homme, endormi depuis la naissance de la femme, se réveille. L'homme ferme les yeux, surpris, heureux.

Mathilde.



Juliette peut entendre le cœur d'André s'arrêter. C'est doux. Comme le silence qui suit le générique d'un film. Un film qui vous murmure que vous ne serez plus jamais seule. Juliette ne bouge pas. Elle capture les derniers frag-

ments de son ami. Son odeur, sa chaleur, ses notes qui résonnent encore. Elle pleure sans chagrin. Puis elle se lève, range sa valise, allume la TV, met un DVD de Ricky Gervais et rentre se coucher. À quelques kilomètres de là, le soleil se lève sur le port de Zeebrugge.

Adeline Dieudonné, née en 1982, habite à Bruxelles. Comédienne de formation, sa trajectoire professionnelle évolue entre la comédie, l'architecture d'intérieur, la production cinématographique et l'organisation d'événements. En juin 2016, elle commence à écrire un peu par hasard, ce qui donne naissance à un seul en scène intitulé « Bonobo Moussaka ».



Nouvelles primées



BIDON

Il marche ou il marchera. Le futur, tout simplement, se prend parfois pour un présent narratif.

Il marche, le dos un peu courbé, à travers les champs de blé ravagés par l'orage de la veille, sur les allées de terre grise que dérouleront lascivement, sous ses souliers fatigués, les ombres lasses et serviles des peupliers. De toute façon, le décor importe peu.

Ce n'est qu'une personne, pas encore vraiment un personnage. Bien entendu, il se dégage des lignes qui précèdent comme un parfum de *Demain, dès l'aube* mais ce n'est à ce stade qu'un vague effluve, à peine perceptible, une réminiscence culturelle, rien de plus. Le poids du deuil sur ses épaules n'est donc qu'une hypothèse de lecture pour les plus perspicaces d'entre vous.

Il marche et l'histoire elle aussi progresse, quelques microgrammes de poudre d'encre à chaque mot pour un peu de poussière à chacun de ses pas. Le récit et l'homme marchent vers le Sud-Est, côte à côte ou presque.

Il porte un sac à dos assez volumineux. Un modèle étudié pour la randonnée avec des poches latérales aisément accessibles. Accroché à une lanière du rabat supérieur, un bidon de plastique de trois ou cinq litres – vide à n'en pas douter – se balance à chaque enjambée. L'homme est vêtu d'une chemise, peut-être un peu grande pour lui – il a dû maigrir, récemment – et d'un pantalon militaire. Il porte aussi un gilet de pêche. Si on fait un inventaire rapide, l'ensemble de sa tenue doit bien compter une quinzaine de poches. Aucune ne paraît vide. Ce n'est pas un voyage improvisé, pas non plus un périple de quelques jours. Quelque chose de sérieux, à n'en pas douter.

Hier, il a été réveillé par le tintement discordant des clo-

chettes accrochées au cou des chèvres qui passaient à l'orée du bois où il avait établi son campement, là où il s'était foulé la cheville, quelques jours plus tôt. Une racine traçante cachée sous une touffe de bruyères, pas même en fleurs. Encore à moitié endormi, il avait suivi le charivari des bêtes descendre vers le petit coin de verdure qu'on apercevait entre les arbres. Demain, il reprendra la route. Par prudence, il s'est confectionné une attelle. Deux morceaux de bois écorcés, ceinturés par une paire de lacets. Dans la ribambelle de poches, se trouve bien entendu un couteau de survie et de quoi, entre autres choses, entretenir des chaussures de marche. Rien ne sert de jouer les robinsons tant qu'on n'est pas sur une île. Pour la béquille, il suffit d'une branche morte et d'un peu de tissu. Le look *Long John Silver*, une autre histoire d'île. Décidément, il y a des métaphores dont on ne se débarrasse pas facilement.

Les attelles et la béquille finiront dans le feu qu'il allumera quatre jours plus tard sur les contreforts des Alpes. Un lapin pris au collet, cela mérite bien de prendre quelques risques. Il sera tenté de laisser le feu allumé pour la nuit mais il se contentera de quelques pierres mises à chauffer dans la braise et qu'il glissera sous son lit de branchages pour casser la fraîcheur que le crépuscule dépose sur l'adret. D'aucuns prétendent que la nuit porte conseil mais lui n'en a cure. C'est uniquement de sommeil dont il rêve car la vie vient de lui apprendre que la fatigue du voyage ne suffit pas à chasser les cauchemars qui transpercent ses insomnies et le rembourrage de son sac de couchage, comme les aiguilles des sorciers les poupées de chiffon.

Les chèvres au loin, il a repris son somme. La mort en moins – mais si peu – il est désormais notre *Dormeur du Val* et je n'ai guère envie de le réveiller. Je ne prétendrai pas que le privilège des auteurs est de connaître la fin de l'histoire puisqu'elle nous surprend le plus souvent mais

je ne me fais aucune illusion sur son sort. Le destin n'y est pour rien, son signe astral encore moins. Aujourd'hui, il n'est que souffrances ascendant bourreaux. Pour lui, le Zodiaque, c'est un bateau pneumatique gonflé de ce qui lui reste d'espoir. On en revient à cette fameuse île, toujours. Le récit ne lui laisse guère de chance. Ce n'est pas son bidon de trois litres – ou cinq, la question n'est pas là – qui le sauvera de la noyade. Il n'a pas eu le temps de devenir mon personnage qu'il n'est déjà plus qu'un fait divers, une donnée statistique de plus.

★

Je passe la main. J'abandonne. Je l'ai porté jusqu'à la fin de la page deux ou presque. Je lui ai évité les mauvaises rencontres, j'ai consciencieusement rempli son sac, j'ai soigné sa cheville, ajouté l'anecdote des chèvres pour enjoliver le récit. Je crois même avoir suscité chez vous une certaine sympathie pour cet homme-là, qui marche à travers bois. Ne m'en demandez pas plus. Ne comptez plus sur moi pour vous décrire toute la détresse du monde, vous parler du passeur qui ne manquera pas de le détrousser, de lui dérober son canif multifonctions, un *Leatherman*, le genre de couteau peu ordinaire qu'on achète qu'une fois dans une vie, un vraie boîte à outils à lui tout seul. Je n'ai pas envie de dépeindre la brousse des barbelés, l'éclat des miradors, d'évoquer le parfum de la peur et le chant grave des matraques sur les côtes. Ni, à la fin probable de ce récit, la flétrissure du sel sur la peau gonflée des noyés.

Je vous le laisse. Il vous appartient autant qu'à moi. Lire, c'est une vraie responsabilité. Les images, j'en suis persuadé, se bousculent déjà dans votre mémoire. Vous ne savez d'où il vient ni où il va mais il vous est familier. Vous l'avez vu échoué sur les plages d'Italie ou de Grèce. Vous l'avez vu réfugié, immigré, infiltré peut-être, instrumentalisé par une gauche qui se souvient et par une droite qui ne re-

connait dans l'histoire que les périodes d'amnésie. Je sais que vous, vous ne l'abandonnez pas. Vous le réveillerez doucement. Le coup des chèvres, c'est déjà fait mais vous avez en réserve la caresse d'un rayon de soleil, le chant d'un rossignol ou peut-être même le chien errant qui lui lèche la joue.

★

Pas mal, l'idée du chien, je vous félicite. Un compagnon de voyage qui reniflera le danger, partagera le lapin un peu trop cuit, jappera devant un pont de bois trop incertain, aboiera devant la porte qu'une cabane que l'homme croyait vide, mordra la main qui tenait la carabine. Du tout petit plomb mais, tout de même...

Je vous fais confiance. Des loups, il n'entendra que les hurlements et ses pas ne croiseront aucune des vipères qui se dorment au soleil des récits d'aventure dès que les roches sont sèches et les chemins caillouteux. Peut-être même, bercé par votre lecture, parviendra-t-il à dormir une nuit ou deux sans se réveiller trois ou quatre fois, hagard, les yeux fous, grands ouverts sur les corps sanglants de sa femme et de son fils, enfouis sous les décombres.

Peut-être même, sur la fin du périple, quelque part en Sicile, en bordure d'une oliveraie éblouie au soleil, fera-t-il grâce à vous une rencontre heureuse, de celles qui comptent dans une vie d'homme. Bien sûr, après les frontières, il y aura la barrière de la langue mais vous vous débrouillerez. Jusqu'ici, vous l'avez préservé du pire et vous lui avez trouvé un animal de compagnie. La race importe peu. Un bâtard qui sent le chien mouillé après la pluie, le chien de chasse pendant la battue, le chien de fusil quand il est l'heure de s'endormir au coin du feu.

L'homme ou la femme qu'il rencontrera auront un certain âge. Inutile de les décrire. Ils tiendront sans doute

un peu de vous, mais je ne suis même pas certain que vous en ayez conscience. Une forme de mimétisme, une stratégie d'adaptation qu'instrumente le lecteur face à la toute-puissance prédatrice de l'auteur que vous imaginez jouir du droit de vie et de mort sur ses personnages.

L'hôte ou l'hôtesse seront bienveillants. *L'Auvergnat* de Brassens, voilà sans doute une référence qui vous conviendra sinon, je peux aussi vous proposer d'aller *Chez Lorette* avec l'ami Delpech. Vous aimez la cuisine italienne – tout le monde aime la cuisine italienne – et vous n'aurez aucune difficulté à encombrer la table de pâtes *al dente*, d'*antipasti* un peu trop copieux et d'assiettes ébréchées ici ou là par l'éclat de rire d'une fin de noce ou par la larme, vite enmouchoirée, d'un souper de funérailles.

Un bateau l'attend, vous l'avez compris. Il parle d'un Zodiaque mais vous savez bien que ce n'est qu'un terme générique. Vous ne savez pas encore comment on dit « rafioto » en italien mais vous le saurez bien assez tôt.

Pendant qu'il dormait, vous êtes descendu sur le port. Vous connaissez le passeur. Ici tout le monde est l'oncle ou le cousin de quelqu'un. Vous avez insisté pour vérifier l'état de l'embarcation. Il y a dans l'air un peu de brise marine et un vent de chantage qui fait frémir un peu l'assurance du gros homme. Les bougies et le démarreur seront changés, il vous en a fait la promesse. Des fusées de détresse, il en trouvera avant le soir du départ, cela aussi il vous l'a promis. Le passeur vous a donné sa parole. Ici, ce sont des choses qui comptent, même chez les ordures.

L'île n'est pas si lointaine et la météo prévoit une mer d'huile, ou presque. Le « presque » vous inquiète un peu mais ici on vit dans la clameur des vagues depuis assez longtemps pour pouvoir traduire sans trop d'erreurs le clapotis de l'eau sur les pierres grasses du quai. La traversée devrait être sûre.

Vous avez bien entendu promis de vous occuper de son chien. Après tout, c'est la moindre des choses. C'est un peu de votre faute s'il nous fait ses yeux de cocker – au moment du départ de leur maître, tous les chiens sont des cockers – couché dans un panier improvisé près de la cuisinière.

L'homme a déposé sur la table, à droite de son assiette, le bidon vide qu'il transporte depuis son départ et qu'il ne quitte jamais, même pour dormir. Peut-être vous faudrait-il interroger l'auteur mais vous ne semblez pas vouloir vous y résoudre. C'est pourtant un point sur lequel ce dernier a insisté lourdement, dès les premières lignes. Instinctivement, vous avez compris qu'il vous faudra en détourner son attention si vous voulez sauver ce personnage. Vous soupçonnez l'auteur de vouloir faire de ce bidon une sorte de bouée à laquelle l'homme se raccrochera vainement. Vous êtes en effet persuadé que le récipient est percé : un petit trou à peine perceptible occasionné par la chute suite à laquelle il s'est foulé la cheville. À moins qu'il ait un peu fondu, mais si peu, en frôlant une des pierres chaudes d'un des rares foyers allumés sur son parcours à travers l'Europe. Vous êtes convaincu que l'auteur a voulu vous faire vivre un drame et que, sous prétexte de sensibiliser la lectrice ou le lecteur que vous êtes, il est prêt à sacrifier son personnage, à le vouer à une mort des plus horribles dans les eaux bleues de la Méditerranée.

Il ne vous reste qu'une solution. Elle vous contraint à sortir, une fois de plus, de votre rôle de lecteur mais peu vous chaut. Vous avez vu tomber la tête de Julien Sorel, pendre Esméralda, s'empoisonner Madame Bovary. C'en est trop. S'il est un personnage qui puisse être sauvé, c'est celui-là. Ce n'est encore qu'un héros de nouvelle. Il n'a même pas de nom.

L'homme dort profondément. Il y a un bon brin de lune, assez pour contourner le lit sans rien heurter. Le bidon

est si léger. Le bouchon est bien serré mais c'est une tentation à laquelle vous ne céderez pas. Le trou est à peine visible cependant il légitime vos soupçons. Au garage, il y a un vieux vélo dont vous ne vous servez plus depuis des années. Accroché à la selle, couverte d'un léger voile de moisissure, il y a une pochette de cuir qui contient encore l'une ou l'autre rustine. Les gestes reviennent. Frotter autour du trou avec un peu de papier abrasif, encoller la surface à réparer, attendre que la colle n'adhère plus sous le pouce et presser énergiquement pendant quelques secondes. Ce n'est pas très concluant mais il faudra bien s'en contenter. L'auteur ignore certainement que cette colle n'est en fait qu'un dissolvant qui agit par vulcanisation à froid et donc que, sur du plastique, le procédé n'aura de toute façon guère d'effet. C'est un risque à prendre.

Il ne vous reste qu'à retourner dans la chambre et à reposer le bidon au pied du lit. Pour vous, cet homme est sauvé désormais et l'auteur ne se rendra compte de rien. Vous l'avez bien vu, les détails ne le préoccupent guère.

★

Pour échapper aux rondes des carabiniers, le bateau partira demain en début de nuit. C'est votre dernier repas en commun. Hier, il vous a serré dans les bras quand il a vu la rustine. À l'intérieur du bidon, il y a un peu d'air de son pays. Cela n'a pas été simple mais il a trouvé les mots pour le dire et vous pour l'entendre. La fameuse barrière de la langue est maintenant grande ouverte sur son jardin secret, sur des ruines fumantes, sur une main inerte qui dépasse des éboulis, sur le souvenir des coups qui lui ont dévasté le visage.

Le souper touche à sa fin. Tout est prêt, même le silence qui suit les départs. Il faudrait maintenant repousser les chaises, enfiler la grosse veste de laine dans laquelle il flotte un peu, mais vos quatre coudes sont encore posés sur la table.

« *L'ultimo? Per la strada...* »

Personne ne s'est rendu compte que le ton de la voix a changé, que l'auteur a repris la parole et tire à nouveau les ficelles. Il ne l'avouera jamais, mais il la trouve bien pratique cette coutume du pousse-café : pas même besoin d'un ultime coup de théâtre ou d'un quelconque revirement de situation. L'hôte ou l'hôtesse ne sont plus à nouveau que des figurants. L'homme, lui, sourit. Il n'est conscient de rien. Le vin que vous lui avez fait boire pendant le repas a adouci ses gestes, effriter ses défenses et sans doute aussi quelques-uns de ses souvenirs. Cette boisson-là est jaune et brillante, le verre qu'on lui tend si froid sous la paume. Ce n'est pas une impression désagréable.

Il déguste le *limoncello* à petites gorgées. Un premier verre puis un second. Un troisième peut-être.

Il prend son temps, tout le temps qu'il faut pour sentir la liqueur bercer ses papilles et peu à peu endormir ses rêves de fuite. Il est trop tard désormais. On ne saura jamais comme on dit « rafioto » en italien. Le bateau est parti sans lui vers l'île de Lampedusa dont, dans sa folie, il s'était fait une Amérique.

Peut-être le lendemain, descendra-t-il sur les quais avec son chien pour attendre le prochain départ mais rien n'est moins sûr. De toute façon, le navire a coulé au large, vous le savez, la fatalité emprunte aux déferlantes leurs embruns iodés.

Le personnage est-il sauvé pour autant? Ce serait trop simple. Dans le village, sa folie fait un peu peur. Le bidon vide qu'il trimbale sans cesse avec lui, ne n'est décidément pas normal. Et puis son chien attaque les poules. Ce n'était pas un cocker en fait. Tout le monde peut se tromper. Alors, il y aura cette terrible bastonnade, à la sortie du village, un soir où, précisément, le chien s'amusait loin

de là, dans un poulailler, au pied de la colline. Un coup méchant à la tête. Mortel.

C'est vous qui prendrez en charge les funérailles. Dis-crètes. Juste le chien derrière le cercueil, comme il se doit, pour alimenter les albums d'images d'Épinal. Jusqu'au crématorium. Il pleut un peu. Cela aussi, on s'y attendait.

Quelques cendres dans une urne. Plus tard, vous les transvaserez dans le bidon – cela vous semblera si évident – et vous emballerez le récipient dans un épais papier kraft puis vous ficellerez le tout, consciencieusement, comme un de ces jambons qui pend à une poutre de traverse.

Un jour peut-être, là-bas, au Nord, la paix reviendra. Les guerres civiles ne sont pas éternelles. La vie reprendra, on reconstruira les immeubles éventrés par la gifle sanglante des mortiers. Les hôpitaux aussi panseront leurs plaies de béton et d'acier et les feux tricolores repasseront au vert.

Sans doute, au début, la distribution du courrier sera-t-elle un peu aléatoire mais vous pouvez attendre, rien ne presse plus désormais. Alors, un matin, le colis soigneusement amarré sur le porte-bagage de votre Vespa, vous monterez jusqu'à la ville. Pas question de poster cela au village, bien entendu. Avant de déposer le bidon au guichet – vous êtes un lecteur qui fait preuve d'une grande conscience professionnelle – vous relirez l'adresse que vous avez trouvée dans ses papiers et recopiée d'une main qui tremble un peu, la pointe de la langue entre les lèvres :

Cimetière d'Ixelles
Chaussée de Boondael 478
Allée 4, secteur 6A
1050 Bruxelles
BELGICA.

Et puis vous retournerez regarder l'horizon et, ensemble, nous tournerons la page.

Pierre Pirotton est né à Liège en 1957. Marié et père de deux grands enfants, il enseigne l'histoire et le français d'Hugo, de Pennac ou de Rostand. Lecteur éclectique - c'est le métier qui veut cela - il reste un incondicional de Pierre Pelot qu'il tient pour un des plus grands auteurs francophones. Sculpteur à ses heures, il s'occupe aussi de chevaux et de docimologie. Il a déjà été lauréat de concours d'écriture. Cette nouvelle est née d'un voyage. Le chauffeur du bus s'était arrêté le matin pour prendre un bidon vide que lui tendait une vieille dame. Le soir même, il s'est immobilisé au même endroit pour lui rendre ce même bidon, toujours vide. Il fallait trouver une explication.

LE PIGEON

Après quelques instants, il revient picorer sous la table. Il avance par saccades, avec un drôle de balancement chahoupé, secouant la tête de gauche et de droite. Son regard est fixe, absent. Son crâne fragile est rempli d'un curieux mécanisme bionique, qui remplace la gélatine visqueuse de sa petite cervelle d'oiseau.

C'est un entrelacs complexe de durites presque invisibles tant elles sont fines. Elles relient des centres de décision intégrés, conçus comme des puces de silicium, mais développés dans des laboratoires de biophysique moléculaire. Une caméra est fixée derrière chaque pupille, elle-même constituée d'une sorte de polymère translucide. Ce pigeon est un drone. Que fait-il ici? Depuis combien de temps m'espionne-t-il?

Je sais que tout cela est absurde. Bien sûr. Il suffirait que je m'approche doucement, que je l'attrape, que je lui arrache la tête d'un coup sec, pour fouiller ensuite l'espèce de confiture de cervelle écrasée et n'y découvrir rien d'autre qu'une coquille de noix un peu molle, contenant ce que fut son intelligence limitée.

Je ne le fais pas parce que les gens me prendraient pour un fou. Alors que cet acte, qu'ils jugeraient insensé, prouverait justement que je ne le suis pas.

C'est Elle qui insiste toujours pour que nous déjeunions dans une brasserie le dimanche midi. Puisque nous ne demeurons pas très loin du centre-ville, nous rentrons ensuite à pied. Nous ne nous tenons pas par la main, non. Nous marchons tranquillement en nous arrêtant parfois à une vitrine. Elle l'inspecte, dirait-on, plus qu'Elle ne la regarde, repart ensuite sans un mot, marchant à mes côtés. J'ai cependant l'impression de la suivre, parce que c'est

Elle qui décide des zigzags hésitants qui nous font traverser la chaussée plusieurs fois. Si une terrasse de café lui semble accueillante, et si le temps le permet, alors nous nous asseyons, pour un petit pousse-café.

Le fait de s'asseoir à une terrasse ne provoque pas la venue immédiate du garçon. Il existe en effet une règle non-écrite, mais absolument exacte, que j'ai vérifiée à plusieurs reprises. Si vous vous promenez en ville et que vous vous asseyez quelques instants à la terrasse d'un café parce que vous vous sentez un peu fatigué, alors on viendra immédiatement prendre votre commande. Mais si votre souhait est justement de venir boire un verre, alors il vous faudra patienter longtemps. Parfois très longtemps. Une éternité.

«Je reviens tout de suite.» Il vient de passer derrière nous, à l'improviste. Nous ne l'avions pas vu. Il est vêtu de son tablier réglementaire, qui vient s'accrocher autour du cou. Il tient son plateau verticalement, sous le bras. Il marche vite. Il a l'air occupé. Il contourne l'angle du bâtiment constitué de belles pierres grises. Il s'engouffre dans le café par l'autre entrée. Nous le perdons de vue. Il ne revient pas.

Elle lève la tête et regarde la rue. Les autos passent. Peu de trafic en vérité. Son pouce vient frapper la table trois fois. Elle me regarde.

«Va voir ce qu'ils foutent.» Je me lève, fais le tour de la petite table ronde, verte, qui donne un aspect presque méditerranéen à cet établissement beaucoup trop austère pour tolérer la présence de cigales. Je rentre par l'autre porte. Il fait sombre à l'intérieur, trop sombre. Il n'y a presque personne, ce qui me semble étrange.

Le bar se trouve de l'autre côté de la salle, que je traverse. Sur la gauche, un vieil alcoolo barbu me dévisage. Il est à

moitié posé sur un tabouret trop haut pour lui, accoudé au marbre. Le grand verre en cône tronqué est rempli de bière. Une marque commune. La moins chère.

Le verre est immobile. Il attend. Il attend que l'homme se tourne vers lui, se saisisse de lui, et le vide à grandes gorgées.

Personne derrière le comptoir. J'hésite à m'adresser à cet homme qui n'est visiblement pas au mieux de sa forme. Mais je n'ai pas le choix.

« Vous n'avez pas vu le garçon ?

– Il revient tout de suite. »

Il me lance un regard mal assuré. Il n'est pas certain de savoir qui je suis, dirait-on.

Un bon moment passe, sans que je parvienne à me décider sur la conduite à tenir. La salle est surchauffée. J'étouffe. Le garçon va sûrement revenir, ou bien quelqu'un derrière le bar.

L'homme finit par se lever maladroitement. Il se dirige vers la porte des toilettes. Je reste seul et me sens aussitôt mal à l'aise, sans savoir exactement pourquoi.

Alors je m'assois, de l'autre côté du verre de bière. Sans façon, je m'en saisis et en avale une grande rasade.

★

« Tu pourras me laisser l'Audi ? » Elle vient de m'annoncer qu'il faut qu'Elle parte à Namur, le lendemain, pour superviser l'ouverture d'un nouveau magasin – de chaussures, bien entendu. Elle est dans la chaussure depuis toujours, en change trois fois par jour, empile d'innombrables boîtes de carton dans notre garage, s'extasie devant de nouveaux modèles en rejetant sans scrupule ceux auxquels Elle vouait une admiration éperdue quelques mois

auparavant. Elle se pavane, se rengorge, se dandine sur des mules sorties de l'imagination perverse d'un designer italien pour ensuite se cuirasser de bottes au cuir vernissé.

Elle a ouvert sa première boutique avant même notre mariage, grâce à un financement paternel, qu'Elle a tenu à rembourser au plus vite jusqu'au dernier sou. Qui paye ses dettes s'enrichit, dit-on. Peut-être. Qui paye ses dettes gagne la confiance des banquiers. Assurément. Elle possède aujourd'hui trois magasins dans la capitale, et plusieurs dans d'autres villes, dont Namur maintenant.

Il y aura un cocktail où seront invitées des femmes surtout, certaines équipées d'un époux. Elle viendra jusqu'à elles, une par une, leur offrant son sourire éclatant, les appelant chacune par leur prénom, les escortant jusqu'à l'endroit de la boutique où Elle aura décidé qu'elles se poseraient.

Elle leur proposera une coupe de champagne, appellera le serveur pour qu'il vienne leur présenter les délicieux petits fours qu'Elle aura commandés chez le meilleur des traiteurs, s'absentera cinq minutes avec ce signe élégant de la main qui n'appartient qu'à Elle, pour ne plus revenir de la soirée vers ces convives qu'Elle conspue en secret et dont Elle n'a rien à foutre.

★

Ils roulent à des vitesses effarantes, la tête inclinée, le sourcil froncé, la bouche crispée. Leur pouce droit tambourine de païennes icônes sur l'écran rétroéclairé. Un bref moment, un très bref moment, ils quittent la route des yeux pendant que je m'arrête sur une aire de repos pour consulter le message que je viens de recevoir.

Le parking est fréquenté par des poids lourds surtout, alignés en épi le long de quelques arbres rabougris, compissés par les chauffeurs. Je finis par trouver une place et m'intercale entre deux semi-remorques.

Ma participation au salon est annulée. On me prie de retourner au bureau séance tenante. Le reste n'est pas dit mais je le devine aisément. Un jeune collègue viendra me remplacer, un collègue affable, à l'anglais facile, un collègue qui tutoie les dernières technologies.

La portière au-dessus de moi s'ouvre et elle entame sa descente. Ce qui semble un peu malaisé, car les cabines des poids lourds n'ont pas été conçues pour être escadées par des pieds chaussés d'escarpins. Le chauffeur arrive, contournant l'avant du camion. Il se saisit de la femme par la taille, d'un bras qu'il enroule autour d'elle. Elle doit être relativement lourde, sinon il l'aurait saisie des deux mains seulement. Il pivote, la dépose à terre, lui dit quelques mots et s'en va, retournant à son poste de conduite sans se retourner.

La femme non plus ne le regarde pas, car la portière de l'autre camion vient de s'ouvrir. Une autre cabine, un autre chauffeur, qui la regarde fixement. Elle s'ébroue, rejette ses cheveux en arrière, minaude, fait mine de rajuster sa robe, ce qui n'est qu'une manœuvre, cent fois répétée, pour mettre en valeur ses attributs, pour finalement se redresser, la poitrine avenante.

Il plonge aussitôt son regard dans le décolleté qu'il surplombe, ce qui le met dans une situation désastreuse pour négocier le tarif du service qu'il voudrait qu'on lui rende, accepte un prix hors de propos, se rend compte de sa bévue. Il est trop tard. Elle se dirige déjà vers l'autre portière qu'il va ouvrir en rampant sur les sièges. Il se penche, ou tout du moins j'imagine qu'il se penche, car je l'ai perdu de vue, pour aller ensuite s'allonger sur la couchette à l'arrière, sous la bannière du Standard, après s'être acquitté du prix de la passe.

Pas un instant la femme ne m'a jeté un regard, comme si son syndicat lui interdisait de frayer avec les ingénieurs

commerciaux, caste dont je fais partie : ma cravate et mon complet-veston en attestent.

Pas ma vieille trottinette défraîchie et rouillée par endroits, ni ma barbe de trois jours et mon regard fatigué. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je n'en sais vraiment rien. Il faudrait que je prenne un instant, un instant seulement, pour essayer de comprendre ce qui est en train de m'arriver.

Je ne vais pas rentrer au bureau, je n'en ai plus la force. De toute façon, ils n'ont aucun moyen de savoir où je me trouve. Je vais faire l'école buissonnière. Je vais rentrer chez moi, me servir deux ou trois whiskies, me mettre au lit avec un bon roman.



De l'endroit où je me trouve, au bar, je ne peux distinguer la table où Elle est assise, en terrasse. Mais j'entends sa voix, Elle parle à quelqu'un, au téléphone sans doute. Non. Pas au téléphone. Il y a une autre voix, emplie de mâle assurance, une voix que je connais peut-être. Je me penche. Je ne parviens pas à distinguer grand-chose par la fenêtre. Une fenêtre compliquée, ornée de ces dentelles que l'on voit partout, décorée de ces plantes grasses que l'on appelle communément *langue de belle-mère*, qui semblent immortelles, tant elles sont robustes et insensibles aux soins qu'on leur porte, ou qu'on ne leur porte pas, cohabitant avec de petits présentoirs bien pratiques, où s'empilent des ronds de carton sponsorisés par une grande marque de bière.

Je l'imagine avec une barbe, une barbe précocement grise, une barbe rase, élégante. Il est bien habillé. Je viens de voir la manche de sa veste passer fugitivement derrière les carreaux.



Il y a plusieurs années que cela dure. Cette carrière professionnelle qui semblait toute tracée ne me mènera nulle part. J'ai beau en suivre les règles byzantines, ces règles qui prévalent aujourd'hui dans les multinationales de renom, tenter de pénétrer les cercles invisibles où les décisions se prennent, déjouer les intrigues qui s'échafaudent dans mon dos. Je ne parviens à rien de concret. Je vois de jeunes stagiaires au verbe haut et au front bas rejoindre nos rangs en me prêtant allégeance, pour ensuite, quelques mois plus tard, m'éviter dans les couloirs d'un regard distrait, m'adressant parfois ce drôle de sourire compassé qui me fait froid dans le dos.

J'ai garé ma vieille voiture dans le grand parking où nous louons deux places à l'année, puisque notre garage, encombré de boîtes de chaussures, ne peut plus être utilisé. Ainsi en décide la logique féminine, sorte de fourretout constitué de bric et de broc, et accessoirement, de quelques idées préconçues.

Je profite des derniers rayons de soleil. Je musarde. Rien ne me presse. Je tourne à droite, me voici chez moi, dans ma rue.

C'est alors que je l'aperçois, attablée à la terrasse où nous prenons parfois un verre. Elle n'est pas seule. Elle rit. Elle parle fort. Elle renverse la tête en arrière.

Elle est assise à l'une de ces petites tables vertes, rondes, qui donnent à penser que l'on est ailleurs, en vacances peut-être. L'homme qui est à côté d'Elle est élégant et raffiné. Le genre d'hommes auxquels les femmes trouvent du charme.

Je me détourne aussitôt, vers une vitrine, pour que l'on ne me reconnaisse pas. Il doit s'agir d'une sorte de réflexe chez moi, d'une seconde nature. La fuite devant l'imprévu. L'habitude comme seule religion.

C'est un magasin de jouets. Un de ces nouveaux magasins de jouets, rempli de petits engins électroniques. Pas de trains électriques, qui sont perdus à jamais. Où sont les maisonnettes, les petits champs délimités de clôtures de bois, leurs vaches, les gardes-barrière, et les montagnes aux sommets enneigés ?

Je jette un bref regard de côté. Je l'entends d'où je suis. J'entends sa voix, son rire. Elle doit être ivre, ce qui ne lui arrive pas souvent.

Non. C'est pire que ça.

Elle est heureuse.

L'une de ses mains repose sur la cuisse de l'homme, bien à plat, les ongles peints d'opaline parfaitement accordés au gris du pantalon. Rien de très scabreux, juste une main posée sagement, comme un signe de possession. Elle doit sentir la chaleur du muscle, les petites trépidations involontaires de l'adducteur. Elle se sert de cet appui, accrochée à la jambe de l'homme, pour se retenir lorsque sa tête part en arrière, lorsqu'Elle ouvre la bouche et qu'Elle ferme les yeux, lorsqu'Elle se met à rire de façon insoutenable.

J'ai une soudaine érection brutale, une réaction inexplicable qui me prend au dépourvu.

Il faut que je me cache, que je me retourne vers la vitrine. Je voudrais disparaître. Ils ont l'air tellement..., je ne sais pas, tellement *à leur aise*. Je ne comprends pas.

La froide explication, logique, me tombe dessus comme un pot de fleurs du troisième étage, me brisant l'occiput avec un craquement horrible.

C'est parce que tout le quartier est déjà au courant. Bien sûr. Certainement. Je suis le seul à qui l'on continue de mentir, le dindon de la farce, ou peut-être même pas, un

mari insignifiant qui finira bien par partir et qu'on a déjà oublié. J'ai une espèce de hoquet qui peut passer pour un rire, tant la situation m'apparaît soudain comme étant risible et ridicule. Le cocu. Le mari trompé. La plaisanterie qui fait rire tout le monde.

Une rage sourde monte en moi mais je ne sais qu'en faire. Alors, je décide de ne plus rentrer à la maison.

Je me retrouve seul au monde. Debout, mais honteux, me détournant des autres pour qu'ils ne me voient pas, bandant devant un train électrique qui n'existe pas.

★

La nuit, je dors dans ma vieille voiture dont j'ai rabattu la banquette arrière. Elle est garée un peu plus loin, hors de la zone des stationnements interdits et de ceux qui sont payants. Je n'ai pas envie que la fourrière me l'enlève. C'est la seule chose qui me reste. On m'a volé mes papiers d'identité. On m'a volé mon pardessus.

On m'a volé ma femme.

Quand je m'éveille il fait grand jour déjà. La meule du tram arase le rail du coin de la rue et me fait sursauter. J'ai mal au dos, à la nuque, chaque jour. Chaque jour, je passe les doigts dans ma barbe sale en me disant que j'ai besoin d'un verre.

Je les aperçois depuis la terrasse où je suis installé. Je les observe de loin. Ils ne se tiennent pas par la main, non. Elle fait un signe de tête à son compagnon après avoir traversé la rue, voudrait lui montrer quelque chose, toute sa détermination pointée dans le menton inquisiteur, vers une vitrine, quelque chose qu'Elle a remarqué, en professionnelle, ne manquant jamais de comprendre toute la portée d'un détail caché.

Elle ouvre la bouche puis se ravise, tant il est vrai qu'Elle a compris – depuis longtemps j'en suis convaincu – que toute logique masculine est vaine et verbeuse et n'atteint jamais la réalité des choses qu'elle prétend gouverner.

Ils retraversent alors pour venir s'asseoir en terrasse, pour prendre un pousse-café, comme d'habitude, ou plutôt un pousse-mari, un pousse-époux, un pousse-toi-de-là-que-je-m'y-mette. Il vaudrait mieux que je m'éclipse. Il faut que je dégage. Vite. Je me réfugie à l'intérieur, poursuivi par le garçon qui n'aime pas que je mette les pieds ici. Je lui commande un verre de bière, qu'il me sert à l'autre extrémité du bar, à l'écart du passage et des regards de la clientèle.

Il disparaît alors comme par enchantement, comme le font tous les garçons de café. Je ne sais pas si vous l'avez déjà remarqué. Dehors il fait incroyablement clair, tellement que j'en ai mal aux yeux.

Il me semble que je connais cet homme. Je n'en suis pas sûr parce qu'il est à contre-jour. Sa silhouette se détache dans l'ouverture de la porte. Il s'approche, avec une sorte d'hésitation. Je m'aperçois qu'il porte ce pantalon de serge peignée que j'affectionnais tant. Il me regarde et m'adresse la parole.

Je me lève et je trébuche, me hâtant sans raison vers la porte du fond qui donne sur un purgatoire puant, que je ne referme pas, non, pas complètement. Je la laisse presque *contre*, comme on dit dans ce pays qui m'a vu naître et que je hais maintenant.

J'observe l'homme au travers du mince interstice. Pourquoi est-il venu vers moi en évitant mon regard? M'a demandé si je n'avais pas vu le garçon? Une question à double sens, j'en suis sûr. Je n'ai pas su quoi lui répondre, lui ai rétorqué qu'il reviendrait de suite, me suis échappé

au plus vite, car sa présence m'était devenue insupportable.

Il est assis à ma place, ou presque, à l'autre bout du comptoir. Sans vergogne il s'enfile une grande rasade de mon verre de bière, se lève et s'en retourne d'où il vient.

Je voudrais aller m'asseoir en terrasse, profiter des derniers rayons de soleil de cet automne triste, observer les pigeons qui reviennent continuellement picorer sous les tables, nous épiant tous, autant que nous sommes, sans que personne ne s'en aperçoive, se rapprochant autant que nécessaire, ralliant des comparses pour multiplier les points de vue sur notre intimité la plus secrète. Dès que je m'accroupis sous l'une des tables, ils s'éparpillent.

Après quelques instants, ils reviennent. Ils avancent par saccades, avec un drôle de balancement chaloupé. Secouant la tête de gauche et de droite, le regard fixe, absent. Je fais un petit signe discret à Sam Fletcher.

Sam n'est pas militaire, non, Sam est opérateur. Un opérateur qu'ils ont formé en trois mois, pour intervenir sur un système épataant, qu'ils viennent de mettre au point : un mécanisme bionique que l'on greffe sur des pigeons vivants, pour pouvoir ensuite les piloter à distance.

Ce matin, il se passe quelque chose d'inhabituel. Sam hausse un sourcil. Les gens qu'il filme ne sont pas censés être au courant.

C'est mon visage qui vient d'apparaître à l'écran. Je suis accroupi sous une table verte, ronde, comme celles qu'on voit dans le midi de la France. Je sors la main gauche de mon imperméable, lui fais un petit signe de connivence.

Je me relève en prenant soin de ne pas me cogner la tête. Je viens trotter derrière les pigeons, agitant maladroitement les ailes de mon imperméable pour garder l'équi-

libre, secouant la tête de gauche et de droite, le regard fixe, me rapprochant au plus près, les touchant presque, oui, presque.

Ma performance est saluée par quelques applaudissements en terrasse.

Alors je me rassois. Je me drape dans une espèce d'indifférence froissée, comprenant que ma conduite est ridicule, que certains détails de cette histoire m'échappent encore, qu'il faudrait que j'y réfléchisse.

Et puis je réalise, avec un peu d'effroi, mais de la surprise aussi, que cet automne à la belle lumière oblique ne finira jamais plus.

François Capet s'entête à propos des concours de nouvelles. Imaginez la belle occase ! Discourir sur l'air du temps, inventer d'improbables personnages, bricoler des histoires qui vacillent et qui tangent. Pour tout vous dire, en général, ses histoires finissent par se casser la gueule, tout simplement. Mais le bougre persiste. François Capet n'est presque jamais primé. Ce qui doit sans doute prouver quelque chose. Quand on lui pose la question, il incrimine sans vergogne la qualité des jurys.

C'EST OFFERT!

Le café, elle n'en prend pas l'après-midi. À cause des palpitations. Le matin, oui : un petit serré avec un sucre, très amer et doux à la fois. Chaque matin vers 7 heures, elle le boit d'un long trait, appuyée contre la gazinière. Sa langue claque contre son palais. Elle l'entend encore dire : « C'est pas du jus de chaussette ! » Bien sûr, le café appelle la cigarette mais depuis qu'André est parti, ça ne lui dit plus rien. Elle avait longtemps gardé une trace ambrée à l'index, pulpe et ongle, puis ça a pâli comme les photos dans les cadres, et le chagrin peut-être. Elle regarde ses mains, son regard frôle les volutes des colonnes ioniques sans les voir. Le serveur répète : « La signora acceptera un petit pousse-café ? » plus interrogatif. Comme elle ne répond toujours pas, il rajoute : « C'est la maison qui offre. » L'homme entre deux âges attend, à bout d'arguments.

« Une petite goutte alors. » Elle lisse les revers fleuris de son chemisier, en reboutonne le col, la nuque raidie – altière, espère-t-elle. Elle ignore pourquoi, mais les serveurs – des petits restos de quartier – semblent se faire un devoir d'offrir quelque café, mignardise ou digestif aux dames vieillissantes. Elle fait attention à son sucre mais pourquoi refuser une si charmante attention ? Pas plus tard qu'hier... Oui, elle devrait refaire ses comptes, c'est son troisième restaurant cette semaine et sa retraite d'employée des postes ne lui permet pas de faire des fantaisies. Mais donc hier ou avant-hier ? Hier, elle n'est pas sortie. C'est ça, elle a grignoté les olives et la feta que le petit jeune homme des cuisines lui avait emballées. Avant-hier donc, le patron d'un « Acropole » à Evere lui avait versé un verre pansu de Metaxa. Il avait eu l'air de s'en réjouir plus qu'elle. Alors... Ben alors, il ne ferait pas fortune, ce gaillard moustachu ! Un verre, ça ne mange pas de pain,

mais s'il a la mauvaise habitude d'offrir un ballon d'alcool à tous ses clients, surtout aux clients comme elle qui commandent la formule du midi: le mezzé à 9 euros... Pas rentable, aurait dit André. Alors... cela lui avait semblé peu courtois de refuser. Stin ygeia mas¹!

Le serveur glisse un plateau argenté devant elle. Une grappa. L'alcool oscille doucement dans son verre. Un éclair la traverse: leurs premières vacances en Italie à San Marino, août 1959. Cet hôtel blanc sur la colline, c'était une folie: ils y avaient joué aux stars de magazine comme des gosses. André et elle attablés face à la mer. La terrasse était pavée de tomettes vernies; blanche de chaleur. Elle portait une robe turquoise – un dos nu – qu'elle avait recouverte d'un petit cardigan en coton mercerisé. Les doigts serrés autour d'un verre de Cinzano, ses premières cigarettes. André ne la quittait pas des yeux: il s'adoucissait au fur et à mesure que passait l'après-midi et souriait. Les photos ne disent rien de l'engourdissement qui l'avait clouée sur place, de ses pommettes chauffées par les rayons obliques de l'après-midi – malgré le chapeau de paille – ni du halo doré qui les englobait, elle et André. Il lui faisait du pied et elle gloussait doucement, c'était délicieux. Il faut dire qu'elle avait toujours eu la cheville fine. Encore aujourd'hui. André avait demandé l'addition et commandé un petit ristretto. Sur le plateau, en accompagnement, un verre en forme de tulipe: une grappa. Ils avaient partagé le liquide ambre clair.

À Bruxelles, André avait continué à porter des polos en fine laine – à la Clark Gable – toute la saison. Jusqu'aux premiers frimas, ils avaient bu leur vermouth sur la minuscule terrasse de l'appartement rue de la Victoire, mais pour la grappa en fin de soirée, ils avaient fini par se retrancher au salon. Elle y songe maintenant: malgré des déménagements successifs – la naissance des enfants, une

¹ À notre santé!

chambre pour chacun d'eux, puis un logement plus approprié à leur budget de pensionnés, puis à elle seule – il y avait toujours eu une terrasse. Un balcon à vrai dire. Un petit coin de vacances au début, un défouloir à l'abri des oreilles des enfants à l'occasion. Au fil des ans, leur rituel italien s'était espacé, puis interrompu, mais on s'y retrouvait encore pour emplir la glacière les jours de fête et les bouteilles vides y étaient stockées dans l'attente d'un retour consigné. Comme Jacques avait semblé déterminé le jour où il avait, dans une rage adolescente, vidé toutes les bouteilles du bar dans l'évier de la cuisine ! Le Glenfiddich des soirées de rami, l'Absolut Vodka à l'herbe de bison, l'Amaretto doux, le genièvre des culs secs, le Pernod des grandes chaleurs, le Cognac Martell des jours solennels, le Grand-Marnier pour les crêpes, Le London Dry, le Cork Gin et l'Old Town Gin pour les dames. Même le Chianti qui accompagnait le sandwich du midi avait disparu dans un glouglou étonné. Une dizaine de bouteilles vides alignées sur les carreaux du balcon... André avait explosé et puis, le silence était tombé. Le balcon, elle avait fini par s'y réfugier seule pour tirer une bouffée nerveuse ou éponger une coulée de mascara... Elle secoue la tête, quelle idiote elle fait ! Il n'y a pas de raison de ressasser ces quelques souvenirs tristes. Aujourd'hui sur son balcon vide, elle ne conserve qu'un carton de lait et des bouteilles d'eau pétillante ; rien d'autre, ordre du médecin ! Natacha y veille comme si c'était elle la mère. Et puis, elle n'y a plus pleuré depuis des années, n'est-ce pas ? Elle referme ses doigts autour du pied du verre, le soulève et fait un signe de la tête en direction du bar. Le serveur l'observe avec amitié : elle boit la première gorgée les yeux mi-clos. Il avance une soucoupe, en son milieu un biscotto, elle le trempe et ses yeux s'embrument légèrement. Encore une petite larme, peut-être et il glisse l'addition comme à regret sur la table.

Le temps a viré à l'aigre et elle boutonne son pardessus. Le serveur lui tient la porte ; elle serre son col, rajuste son foulard. Il la suit du regard un instant. Les bourrasques de vent avivent l'éclat de ses pommettes. Elle aurait dû se repoudrer le nez, maintenant c'est trop tard. Tant pis, elle se met en route en prenant bien garde à l'endroit où elle pose le pied. Elle doit être prudente : pas question de se croquer la cheville. Le pavé est glissant et semble se dérober, un petit crachin s'est mis à tomber et l'après-midi est bien plus entamée qu'elle ne se l'imaginait. L'horizon est déjà sombre. Elle soulève ses paupières alourdies ; dans une vitrine passe le reflet de sa frêle silhouette. Elle s'immobilise, enveloppée d'un halo doré : c'est l'odeur des tomettes chauffées à blanc et le scintillement de la mer. L'impression est ténue mais son corps ne lui ment pas : une brise iodée entremêle ses cheveux et son regard à lui pèse sur ses épaules dénudées. Le cardigan a glissé au sol.

La chaleur se dissipe déjà. Dégrisée. Dans quelques minutes elle sera assise dans le tram en direction de la Barrière de Saint-Gilles. Le trajet est diablement long depuis Koekelberg. Il faut dire qu'elle doit aller de plus en plus loin pour dénicher un restaurant valable. Quand elle a assez rêvassé, elle sort un carnet à spirales de son sac. Y sont collés des réclames, des offres promotionnelles, des bons plans publiés dans le Vlan, entrecoupés de sa belle écriture penchée : des recommandations de voisines. Elle passe en revue les noms des restaurants où elle est déjà allée – certains marqués d'un petit signe en forme d'oiseau – les généreux, elle y retournera l'année prochaine. Elle tourne une page du carnet : « Temple céleste, saveurs gourmandes – plats à emporter ». Elle est sceptique : les Chinois, ils offriront des litchis. Non, elle ira plutôt au « Dubrava, cuisine croate familiale », chaussée d'Anderlecht ; le patron sur la photo mal cadrée a tout l'air d'avoir l'âme slave. C'est décidé. Elle ferme son carnet d'un coup sec. C'est bientôt son arrêt.

Sandrine Robson est née en 1972. Elle vit à Rhode-Saint-Genèse. Si elle écrit quelques bribes par-ci, par-là, elle est surtout une lectrice. Parmi les livres qui ont déposé une trace en elle il y a, sans ordre de préférence, les *Antigone* de Jean Anouilh et d'Henri Bauchau, *La cathédrale de brume* de Paul Willems, *La femme qui tremble* de Siri Hustvedt, *Moderato Cantabile* de Marguerite Duras, *Le clan des Ottoris* de Lian Hearn, *Terra Nostra* de Carlos Fuentes, *De komst van Joachim Stiller* de Hubert Lampo, *Une femme fuyant l'annonce* de David Grossman, *Ocean Mer* d'Alessandro Baricco, *Le chercheur de traces* d'Imre Kertesz, *Infidèle* de Joyce Carol Oates, *Architecture nuit* de Werner Lambersy, *Le pont aux trois arches* d'Ismael Kadare...



Nouvelles distinguées



DINO

Un immeuble c'est comme une boîte à compartiments. Un caisson pressurisé, divisé en cases soigneusement alignées, dans lesquelles nous agissons comme de petites bulles flottant parmi d'autres petites bulles. L'humanité est un bain moussant géant contenue dans des boîtes à rangement. Si les choses sont rangées, elles sont parfois dérangeantes. En tout cas, une chose est sûre, les apparences sont toujours trompeuses. Nous étions du bon panier, de la bonne composition, évoluant dans l'un de ces espaces neutres, lisses et sans craquelures. Nous avons grandi dans l'illusion qu'aucun tremblement ne pourrait ébranler ce que nous pensions être stable et fixement arimé. Sauf que tout est broc. Et ça finit toujours par tanquer.

Nous formions depuis une dizaine d'années un microcosme composé de gens respectables, et si l'on ne s'était pas choisis, le prix de l'immobilier bruxellois l'avait fait pour nous. Cinq familles habitaient l'immeuble nommé *Carré*, toutes issues de la petite bourgeoisie, catégorie sociale que personne n'avait jamais envisagé de quitter. La culture du *bon goût* était l'un des objectifs de nos vies, une obligation qui ne pouvait en aucun cas être remise en question. Nous n'avions rien d'ordinaire, nous ne supportions pas l'ordinaire, mais plus que ça encore, nous ne supportions pas d'être assimilés, de près ou de loin, aux parasites qui squattaient de temps à autre notre porche. Dans cet environnement hygiénique, Dino est apparu comme le cimetière au milieu du village, le petit pois égaré dans une boîte de haricots, une graine ni bonne ni mauvaise, semée de l'union d'une mère polonaise et d'un père inconnu. Un raté de l'identité, un vagabond de naissance, né quelque part entre Chiny et Machin-Ville, poussé au monde par le

siège et sauvé de justesse par une ventouse traînant dans les commodités du train emprunté par sa mère. Un clodo à l'allure de clodo, beuglant des jurons plus crasseux les uns que les autres, et exhibant son nombril velu et avachi à des badauds dépités qui lui lançaient, en pitié, quelques ceillades.

Dino n'était pas le premier sans-abri à être passé par notre perron. Des cachalots mal chaussés s'y échouaient régulièrement. Abris du vent, l'entrée était devenue le *spot* prisé des clochards du quartier. Il est vrai que le porche de l'immeuble était accueillant avec ses larges marches, et la possibilité d'installer cartons et matelas sur la plate-forme supérieure. Au-delà de son attrait fonctionnel, il était aussi le plus élégant du quartier : cossu, mouluré, et blanc. Très blanc. C'est madame Hermione du troisième étage qui finançait le ravalement de façade tous les deux ans. Un montage financier, pour certains. Une aubaine pour d'autres. Quant à moi, plus jeune propriétaire des lieux, j'assimilais cette excentricité à la coquetterie d'une vieille femme riche dont le prestige social ne tenait plus qu'à l'entretien d'une façade et de bacs à fleurs bien garnis. La copropriété était particulièrement attentive à bichonner les communs. Elle avait même augmenté les frais d'entretien afin de faire le tri entre les propriétaires de haut rang, et ceux qui ne pouvaient assurer que leur contribution de base. La classe moyenne était proscrite de notre carnet d'adresses. Mais, si les coups bas étaient permis entre gens de *bonne famille*, la solidarité de classe était visible lorsqu'un intrus faisait irruption dans ce cadre parfaitement agencé.

Des effluves nauséabondes dominaient lorsqu'un cachalot squattait l'allée. Les fumets étaient parfois si tenaces que nous devions fermer les fenêtres. La gale devait s'en donner à coeur joie, et il nous apparaissait évident que partager l'espace avec des mouffettes alcooliques était un

risque sanitaire que nous ne souhaitions pas courir. Ces dépôts toxiques étaient comme les greffons d'une mauvaise transplantation, à expulser avec force. Le dispositif était bien rôdé : nous les laissions s'incruster quelques jours. Ils nous distraient, les voir se biturer sous nos fenêtres en leur laissant l'illusion qu'ils y seraient en sécurité, l'illusion du répit en somme. Ce temps de latence nous donnait l'occasion d'observer leur fonctionnement. Nous avons fait le constat que chaque nouvel insecte avait son lot de stigmates et d'addictions. Nous les réduisons à leur corps meurtri, sans esprit, sans âme, à l'instar d'errants décharnés, de morts-vivants. En début de carrière, ils avaient tous ce soupçon d'étrangeté, ce petit truc qui trahit la précarité du sans-abri : la barbe de cinq jours, le port de la doudoune en toute saison et le teint jauni, celui des gens fatigués, en carence de vitamines. Celui des gens qui fument trop, qui boivent trop, qui sniffent trop. Celui des gens qui font toujours les choses en trop et pour qui le trop finit par déborder, et se transformer en rien, puis en plus rien du tout. Présenté comme ça, il y avait peut-être de quoi s'émouvoir, mais on ne se laissait pas attendrir, et dès qu'ils montraient les premiers signes d'installation, nous agissions. L'un d'entre nous avait comme cousin, le directeur d'un facsimilé du «secours populaire». En échange de quelques largesses, le cousin cupide affrétait un convoi pour nous débarrasser le marbre de ces renégats hirsutes, aux arrières trains colonisés par des mouches à viande. S'ils persistaient ? Nous laissions traîner matraque et poing américain à la portée du *premier venu*, le *premier venu* en question était un grand gaillard avec tout ce qu'il faut dans les biceps pour dézinguer n'importe quelle carcasse. Maxillaire, arcade, tibia, poignet, sacrum. Un vrai carnage orthopédique. Aucun cloporte ne résistait au traitement et tous finissaient par prendre baluchon et haillons pour paître dans des pâturages que nous imaginions plus sauvages. Pont, abribus ou décharge publique.

Dino, comme les autres, faisait partie de cette pourriture urbaine. Comme les autres, il était surnommé l'« animal » et, comme les autres, il faisait l'objet des jacasseries des commères pour qui la parlotte s'engageait facilement lorsqu'un élément commun permettait le rapprochement. Mais Dino faisait face, s'ancrant de plus en plus profondément dans la troisième marche de notre porche, calant son caddie devant la porte principale, comme pour faire rempart et montrer qu'il n'était pas question qu'il déloge d'un poil de son nouveau lit. Il nous revenait comme un boomerang et bavait sa bile sur les marches qui accueilleraient nos pompes cirées à quatre cents balles. Un soir, il a installé son vieux matelas. Il s'y est lové comme un chien dans sa niche et pétarada ses ronflements jusqu'aux petites heures. Le matelas était l'ultime provocation. Notre réaction a été immédiate. On a fait flamber la paille. Sauf que le vieil ivrogne était un dur à cuire : il s'en est sorti avec quelques brûlures légères, la pluie ayant fait irruption en cours de cuisson.

Après trois fractures majeures, une tentative d'immolation et des persécutions à répétition, son acharnement à crotter notre perron a terminé d'incruster l'odeur de sa présence, et on a fini par s'en faire un miasme familial. Les coups ont diminué, et si l'on a tenté encore ici et là quelques actions, la conviction du début n'y était plus. Sa pugnacité avait payé. Dino était devenu le bon gardien errant, un Batman à la dèche donnant l'alerte en insultant les intrus qui tentaient de squatter sa marche. On l'a reconnu comme seul clodo habilité à recevoir la pièce. On ne lui serrerait jamais la main, mais on le saluait parce qu'au fond, le bonjour au clochard se troquait aisément contre une messe dominicale. Institué faire-valoir de notre petite communauté, Dino, plante verte moisie de l'extérieur, était devenu d'utilité publique.

Nos froides salutations se sont transformées en de brefs échanges. Après tout, s'il avait la parole, c'est qu'il était un homme. Ça nous rassurait. Puisqu'il faisait désormais partie intégrante de notre paysage, nous lui avions attribué ce prénom imaginaire. «Dino». Un prénom court, étranger, à l'image de celui qui le portait. A force de camper notre pavé, Dino en avait appris beaucoup sur nos petites habitudes : la sortie de Pato, le chien du deuxième, à 16h00 tapantes, les visites nocturnes de l'«ami» de la duchesse, ou le Bridge hebdomadaire de Madame Hermione. Engueulades, trafic de places de parking pour personnes handicapées, coucheries peu vertueuses, Dino savait tout. Il agrippait ses oreilles aux détails les plus sordides de nos petites misères. Au fil des semaines, histoire de s'assurer que nos «pas de côté» soient bien gardés, des initiatives se sont mises en place pour chouchouter le vieux du *Carré*. Les trois fillettes de la résidence lui déposaient nos restes : poulet dominical, pain sec, couette en fin de vie. À nos yeux, rien n'était trop abîmé pour Dino. En bonne pou-belle de table, il se farcissait les raviolis froids de conserves périmées et les financiers ratés des ménagères. Coq en pâte de la rue, Dino semblait sorti de la frugalité alimentaire grâce à nous. En contre-partie, il nous assurait nos tickets d'entrée pour les jardins du paradis. La morale ne nous étouffait pas. L'empathie non plus d'ailleurs. Mais, dans le doute, la charité de surface ne nous coûtait de toute façon pas grand chose.

Mes parents avaient fait fortune dans l'import-export de grands crus, et j'ai toujours bénéficié de leur grande générosité. Cet appartement de standing, je l'ai reçu pour mes dix-huit balais. Pas besoin de travailler. Aucune passion. Je m'emmerdais comme un rat mort. Très jeune, j'ai versé dans des dérapages festifs qui m'ont amené à vivre des choses époustouflantes : j'ai roulé ma bosse dans des squats malfamés, siphonné des litres de bière avec des

anar-gauchistes aussi désœuvrés que moi, et trouvé refuge dans le molleton des lignes de *coke*. Histoire banale d'un garçon riche qui voulait vivre comme un pauvre. Après des années d'errance sociale, je suis finalement rentré dans le rang. La pauvreté était devenue une crasse que je ne pouvais plus souffrir. Rattrapé par mes origines, je me suis mis à haïr la misère. La misère et les miséreux. J'ai donc trouvé tout naturel de m'installer dans l'appartement ultra-équipé qui était en ma possession et de saluer mes anciens amis par un bras d'honneur, le sourire au bec. J'ai toutefois conservé quelques menus travers. En dehors d'un cynisme bien trempé, j'ai aussi gardé mon « petit business » entamé durant ma vie de squatteur. Rien de méchant. Un peu de poudre et quelques cachetons. Disons que ça me payait mes chaussettes. Et que ça maintenait mon taux d'adrénaline à un seuil intéressant.

Mais une nuit, l'affaire Dino a pris un tournant tout à fait étonnant pour moi. Cette nuit-là, sous ses airs d'alcolo débrayé, Dino m'a sauvé la chemise. Un drogué en crise de manque, qu'il soit plein aux as ou non, se transforme inévitablement en Pitbull : il ne lâchera pas son os tant qu'il n'aura pas eu sa dose. Le Pitbull s'appelait Ronald, mesurait 1m85 pour approximativement 110 kilos. Aussi épais qu'une crevette grise, je n'avais aucune chance. Alors que je me préparais à recevoir la raclée de ma vie, Dino s'est interposé entre l'incroyable *Hulk* et mon tas d'os. À dire vrai, je ne sais pas bien qui de nous deux Dino visait, mais le résultat fut largement en ma faveur. Crevette grise 1 ! Hulk 0... par *KO*. Il avait pris une droite mémorable, assortie de jets de canettes et d'un coup de pied aux fesses qui lui a fait dégringoler les escaliers trois marches à la fois. Complètement groggy, il s'est écroulé deux poubelles plus loin dans un brouhaha qui a réveillé les vieilles rombières du quartier. Elles ont immédiatement appelé les flics. Aussitôt, les vautours de l'info, prévenus par une

source inconnue, se sont intéressés à l'affaire. *Un SDF sauve la vie d'un riche trentenaire à deux doigts de se faire désosser par un junky!* C'était vendeur. Alors, parce que les ventes de leurs torchons recyclés semblaient dopées par le sujet, ils se sont également penchés à la solidarité mise en place pour aider ce misérable Dino. Sous leur plume, nous sommes devenus les *robin wood des matières périmées*. L'histoire a pris de l'ampleur. Les demandes d'entretiens ont afflué. Presse écrite d'abord. Radio-télé ensuite. Les habitants de l'immeuble ont même fait l'objet d'un séminaire de catéchisme, invités à déblatérer nos âneries devant une foule de croyants en liesse, bourrés au vin de messe et encore sous l'effet d'hosties piquées à l'Ayahuasca. Tout ce que voulait Dino, c'était qu'on lui foute la paix. Il avait bien saisi qu'il était dans son intérêt de s'épancher sur ses jours malheureux auprès des harpies à gueules d'anges qui nous servaient la soupe d'informations dégustée durant nos temps perdus. Il avait aussi compris que s'il ne voulait pas sortir du porche les pieds devant, évoquer les crapuleux stratagèmes mis au point pour le déloger n'était pas une option envisageable. Il nous redorait le blason à moindre frais, et ce qui était bon pour nous, était bon pour lui. Nourri, blanchi, Dino n'était-il pas le plus heureux des sans-abris?

C'est cette question qui a mobilisé toutes les langues du Carré jusqu'au jour où Dino a disparu. C'est madame Hermione qui a donné l'alerte. Ce vieux briscard de la rue avait gardé ses habitudes. Même si nous lui fournissions de quoi s'alimenter et s'habiller, il semblait tenir à ses collectes nocturnes, et si chaque nuit, il brassait les déchets du quartier, il n'avait jamais loupé l'appel du petit déjeuner. Ce matin là, c'était au tour de madame Hermione de lui apporter le café. Dino ne s'est jamais présenté. On a attendu quelques heures avant de faire le tour des endroits orduriers que nous savions fréquentés par les gens de son espèce.

On a informé la presse locale, notre perron fut tapissé d'une dizaine de gueules du vieil ivrogne. On a même organisé une battue. Une semaine plus tard, il fallait se rendre à l'évidence. Après avoir déversé ses urines malodorantes, incrusté ses chiques dans les interstices les plus creux de notre très cher marbre, Dino s'était payé la poudre d'escampette. Terminé les crottins fumants. Fini les beuglements diurnes et les grattages de boules puantes. On ne verrait plus jamais sa raie des fesses sourire à nos caniches, ni ses *pochtronades* aux Gordon frelatées. Le porche est devenu aussi plat qu'un champ de blé sans brise. Nous n'étions plus que des *technocrites* sans saveur, parqués dans leurs appartements luxueux et leur quartier ultra sécurisé. Des entre-soi civilisés ayant perdu celui qui faisait office d'arbre à palabre. Dino nous manquait. Follement. Il avait changé nos vies. Nous étions attachés à cette raclure, et si nous ne l'avions jamais réellement considéré autrement que comme un vulgaire mobilier, sa présence avait pimenté nos existences mornes et monotones. Pendant tout ce temps, Dino avait été notre dose de GHB, une parenthèse entre deux temps aussi cadrés et normatifs l'un que l'autre. On a bien tenté de le remplacer. Sans os à ronger, le chien trouve un bâton. Notre bâton a pris la forme d'une femme rachitique, et pas bavarde, qu'on a invitée à occuper notre portique. On l'a bichonnée sans retenue. Bouffe maison et vin honorable. Elle a même eu droit à un matelas de premier choix installé dans le local à vélos. Sauf qu'elle n'était pas Dino. Aucun tapage, pas même une petite gueulante. Sobre du matin au soir, muette, blasée, déprimée. Jamais rien à raconter. Jamais rien à lui reprocher. Elle n'était même pas dans le passage. On ne lui trouverait aucune aspérité sur laquelle s'écorcher un minimum et assouvir notre besoin de potins. Ce fil catatonique était aussi rasoir que les tableaux qui tapissaient les murs de nos salles à manger. Elle nous renvoyait à la platitude de nos vies, et ça, ça n'était pas supportable.

On l'a virée sans ambages et l'on a repris nos vies là où on les avait laissées. Quant à Dino, il est devenu l'histoire du quartier, celle que l'on raconte lors des pousse-café du dimanche après-midi, entre nantis et gens de bonne famille. Il est devenu ce petit délice croquant qui accompagne la liqueur digestive. Le clou du spectacle de nos existences confortables et sans histoires.

Quelques mois plus tard, alors qu'il n'existait plus que dans nos babilles de fin de repas mondains, Dino a refait surface. On a appris que ses agresseurs lui avaient d'abord pété les dents, avant de lui asséner un coup fatal qui a brisé son crâne comme une noix de coco et de le jeter dans une poubelle, à côté de canettes de bière et de débris de verre. Un détritius parmi d'autres détritius, un dernier voyage en bonne compagnie.

Née en 1982, **Claire Corniquet** vit et travaille à Bruxelles. Elle s'est mise à écrire lorsqu'elle a compris que Tristan Egolff ne le ferait plus jamais pour elle. Elle aime aussi la langue épaisse d'Ilaria Gremizzi et l'esprit engagé d'Ismail Kadare. À 34 ans, c'est le premier concours d'écriture auquel elle participe.

LA RÉCOLTE

Dans une cuisine brumeuse et bruyante, la brigade s'affaire méthodiquement autour des casseroles, des fours et de la chambre froide. Sonnette, les portes battantes soufflent leur courant d'air habituel, un jeune serveur aux gants blancs emporte un dessert et traverse la salle de restaurant. Les murs, garnis de miroirs piqués et de boiseries fines, sont tranquillement éclairés par des appliques en cuivre, à la lumière orangée. La foule de clients bavarde, mange ou négocie. À l'abri des regards, sourires enchantés, un couple illégitime retient ses envies charnelles. Surmontée d'une tête de déesse, la cheminée en pierre répand une chaleur confortable, les joues des enfants rougissent. Le jeune serveur dépose la pêche melba devant une vieille dame trop maquillée et se retire. La dame dévore le biscuit avant d'attaquer la glace avec une allégresse enfantine. Près d'elle, une famille fête la réussite scolaire du petit dernier, les verres claquent et débordent joyeusement. Discrètement, les serveurs continuent d'apparaître et de disparaître. Dans la cuisine, les coquilles craquent sous la lame experte, disposées avec soin sur un lit de glace, les huîtres charnues et gorgées d'eau salée sont prêtes à accomplir leur dernier voyage. Alitées sur leur tombeau d'argent, elles quittent la cuisine pour échouer à la table cinq. Tempes blanches et pupille pétillante, l'homme saisit les mollusques de ses mains fines. Attentif aux paroles de son volumineux interlocuteur, il les décroche de leur coquille et les glisse entre ses lèvres. Le visage du mangeur d'huîtres est aussi finement composé que son phrasé, il embaume le parfum de qualité et respire la bonne santé. Son interlocuteur est haut placé dans le gouvernement, négociation du contrat engagée.

Le mangeur d'huîtres, je me répands dans son ombre depuis sa naissance. Depuis mon coin, j'écoute ses illusions érigées en vérités. En secret, il se gargarise de sa puissance, de son savoir et de ses richesses pécuniaires. Je le regarde rire avec son imposant collègue. Les gorges déployées m'incommodent, elles sonnent faux et trop fort. Convaincus de leur importance, ces hommes franchissent impunément les limites du ridicule. Ils évoluent entourés d'alliés dévoués à asseoir l'illusion de leur éclat. Il est persuadé de signer un contrat juteux demain, un de ceux qui font entrer dans l'Histoire. Il rit, la bouche pleine. J'ai tout vu de la purée de pommes de terre, du civet de marcassin, du vin rouge, de la glotte et d'une carie prête à se déclarer. Je vais le laisser finir son repas. Qu'il est doux de regarder celui qui réfute le doute. Je me détourne et me laisse happer par le bruit des conversations. Rumeur fascinante, elle est un nœud complexe que l'oreille délie à sa convenance. Votre langue plurielle m'amène à me rêver en marin des mots, chaque corde de mon bateau est une phrase, la coque, le réceptacle de l'esprit.

Mon affection se porte sur les êtres de doutes, leurs incertitudes sont salvatrices et leur humilité rafraîchissante : ils éloignent la médiocrité. À la naissance d'un nouveau siècle, je devais cueillir une jeune femme dans sa forêt natale. Elle m'attendait seule près d'une cascade, dans ses veines coulait un singulier invisible. Sans me voir, elle m'adressa une prière de bienvenue en jetant d'immenses pétales bleu moiré dans l'eau. Je la laissai finir et me montrai. Elle sourit de sa bouche avare de dents et se laissa glisser dans l'étendue d'eau transparente. Je saisis ses mains et m'allongeai dans le liquide. Elle s'était attelée à exister, avait décortiqué la vie pour en saisir la sève fondamentale et m'avait envisagé dès sa naissance. Je la laissai me regarder avant d'ordonner tendrement son dernier soupir. Son visage se figea dans un sourire sucré, reflet de

sa tranquillité. Elle avait été un bébé charnu et rieur. Les bébés, je les visite pour le plaisir. Ils me voient sans me craindre et gazouillent d'innombrables histoires dénuées de mots. Elle, elle avait compris que pour une traversée moins aride, la vie d'une femme se soutenait du rire.

Sous sa coquille d'homme humble, le mangeur d'huîtres se croit empereur. Sa femme, rencontrée lors d'un gala d'art, il l'a choisie douce et soumise, une créature sans histoires. Elle est sa plus-value, son atout silencieux. Elle ne pose pas de questions, survit dans sa tristesse et dans son manque. Elle subit et n'en dit rien. À force de se détourner de son âme, elle a perdu l'usage de son intuition, une femme absente à sa propre personne.

J'enlève et je coupe, je suis celui qui prend à sa convenue.

Légère comme une louve, le menton haut, une femme entre dans le restaurant : il lui manque une bottine. Le talon de la chaussure restante l'oblige à adopter une marche gondolée. Maintenus par des cordelettes, des dizaines de livres couvrent son corps, de ses épaules jusqu'au sol. Elle s'arrête devant le bar, prend une bouteille de whisky et parcourt un de ses ouvrages. Je suis le seul à la voir. Bientôt, plus personne ne lira de livres. Bientôt, tout le monde aura oublié la peinture, la sculpture et même la photographie. Bientôt la pensée sera un mot d'avant, un disparu anonyme. Votre humanité ne sait ni jauger, ni prendre la mesure, ni choisir ses pertes.

Lui en est le parfait exemple. Apparence d'un homme brillant : scolarité en écoles privées, université bruxelloise, stages en université américaine, poste haut placé dans une entreprise capitaliste. Né dans une famille de blancs riches et reconnus. De ces riches qui ne pensent pas et qui refusent de regarder l'humanité. De ceux dont la fortune familiale s'est forgée sur le sang des autres. Une

famille criminelle qui tait les actes impunis, génération après génération, tenant haut le flambeau du mensonge. Une famille convaincue *d'avoir* tout, quand *être* paraît aussi fade qu'un pain sans sel. Une famille qui nie le réel mais qui brandit l'horreur de la souillure en étendard. L'homme a étudié la finance ou l'art de fuir le sens des mots. Il condamne des humains à la faim, lui qui n'a jamais embrassé le manque. Déjà enfant, il riait de gaspiller la nourriture, avec une criminelle absence de gravité. Ses parents sont de fausses bonnes figures qui gardent cachés les secrets innommables. En apparence, le linge sent le propre. Quand vous méprisez la psychanalyse, la philosophie, l'acupuncture, les arts, la Loi et l'Histoire, rien ne peut nourrir votre âme. La liberté et l'égalité sont de nécessaires idéaux détournés par ceux qui ne manquent de rien, sauf de pensée.

À travers la fenêtre, je plonge dans les pupilles du rouge-gorge qui me dévisage. Je lui fais un signe, j'ai déjà croisé son âme. Je le complimente sur la beauté ravageuse de ses plumes. Il gonfle son délicieux poitrail et répand les battements de son cœur. Un petit cri discret, envolé. Un bruit de verre brisé me ramène à mes affaires. Il a englouti sa crêpe Suzette et attaque son cognac, liquide flamboyant et doucereux. Je le vois se répandre dans son corps, le luxe est son quotidien. Le rendez-vous est pris pour la signature du contrat. Le caractère inébranlable de ses certitudes m'insupporte. Encore une gorgée, cognac achevé. Ça rit, ça exige un cigare. Le jeune serveur se fait rabrouer, penaud, il rejoint le maître d'hôtel, homme sage habitué aux paroles déplacées. Dans un souffle, il rappelle au jeune homme que le client est roi mais que chaque membre du personnel est un empereur. Il dépose le cigare sur un plateau. Submergé par ses tremblements intérieurs, le jeune homme se dirige vers le fumoir. La pièce de verre est lourde d'entrelacs de fumée qui cherchent à

s'évader. Libéré de son collègue et étendu fièrement sur la banquette de velours, le mangeur d'huîtres entame une conversation avec une femme. Il saisit le cigare, le plateau manque de se renverser, le serveur pâlit. L'homme le condamne d'un œil noir et retourne à son bavardage. Elle, elle est de son monde, le duo se gargarise. Le serveur s'est éclipsé, troublé par la puissance déplacée de cet homme huileux. En rentrant chez lui, il pleurera pour évacuer cette violence invisible. Tu es un homme à la douceur prononcée, tu seras aimé pour qui tu es, tu interrogeras la tempérance et la droiture. Ta vie sera sans illusion, preuve de ton intelligence. Je te cueillerai tendrement à l'aube de tes cent ans, ta fin sera juste.

Au milieu du brouillard de tabac, le mangeur d'huîtres décide d'embarquer la femme dans sa chambre d'hôtel. Le désir et les corps montent. Subitement, ses pupilles se voilent, il masque son inquiétude. Je m'applique à faire décliner son entrejambe. Les yeux dans les yeux, ils se lèvent, les joues rougies par leurs chaleurs internes. Il règle l'addition, le personnel apporte les manteaux. Ils échangent un regard brûlant. Je suis face à lui. Sans hésiter, je bloque sa nuque, ma main plonge dans sa bouche, mon bras s'enfonce dans sa gorge. Je saisis son cœur, ses yeux me découvrent. Je lui donne à voir l'inanité de son existence. Je plante mes doigts dans l'organe palpitant et je le transperce. Le regard s'éteint, le sang pleure, je me délecte de sa chaleur. Le corps s'effondre, la femme hurle. Le silence balaie la rumeur des conversations. De leurs mains, les parents voilent les yeux des enfants. Un homme crie qu'il est médecin et se jette sur le corps : le pouls est absent.

Sonnette, la porte battante de la cuisine souffle. Le bruit métallique des couverts reprend, les verres sont bus, les assiettes vidées. Je scrute un verre de cognac, couleur flamboyante de ma victoire, je me délecte de ma féroce satisfaction.

Face à moi, la femme aux livres sort du mur en briques. D'un coup de brise, elle m'emmène ailleurs. Autour de nous, le bar se transforme en comptoir d'étoiles. Elle m'enlace de ses cordelettes et m'enveloppe de son manteau de nuit. Nous sommes seuls, nous dansons au milieu des poussières brillantes. Elle susurre dans un langage qui m'est familier : « Je t'ai entendu te questionner sur ma bottine manquante. Lasse d'être attribuée à mon pied, je l'ai laissé vaquer à sa liberté. Les humains nous désespèrent mais nous devons les laisser être ce qu'ils deviennent. Nous leur ôtons la vie quand il est temps. Ni avant, ni après. Nous avons l'éternité pour nous tapir dans leur quotidien. Le monde humain est bancal et aveugle. Regarde-les, ils sont multiples, semblables et incohérents. Leurs sentiments reflètent leur éveil et leur perte. Dès leur naissance, ils hurlent de savoir qu'ils vont mourir. Toute leur vie, ils sont déchirés entre la frustration et l'illusoire satisfaction. Si nous étions mortels, peut-être serions-nous exaspérants. Nos regards déjouent leur tricherie, nous sommes les lucides.

Mon ami, prends le temps de les regarder encore. Cette petite fille, là, dans les bois, elle joue à être une pirate, elle a fabriqué sa couronne en feuilles de châtaignier, elle a taillé son épée avec un couteau trop épais pour ses mains, elle parle aux oiseaux, elle câline les arbres, elle n'écoute pas toujours ses parents, à l'école, elle joue aux échecs et au foot. Son esprit, son âme nous rappellent que les humains sont vivants. » Un long souffle, le comptoir d'étoiles s'est volatilisé. Autour de moi, le bar, ses boiseries, sa lumière orangée. Le corps a disparu, emmené par une ambulance geignarde. Mon amie s'est éclipsée. Le service touche à sa fin, la cuisine est silencieuse. Je sens des effluves de vinaigre blanc, les serveurs essuient énergiquement des montagnes de couverts. Un couple rapproche une poussette du comptoir, ils payent. Mon regard tombe sur la lo-

cataire du quatre roues. Ses grands yeux noirs me jaugent un instant puis, décidée, elle me tend son hochet en me lançant un énergique « Babayouda ! » J'aperçois quatre petites dents en cours d'éclosion, je me fige. Elle balance son hochet sur le sol et tape des mains en agitant ses jambes joyeusement. Le jeune serveur lui rend son hochet, il voudrait la prendre dans ses bras, en secret, il rêve d'avoir une fille. La petite éclate de rire, son père passe un doigt sur son visage. Serviette blanche sur l'avant-bras, le maître d'hôtel revient du fond de la salle, « Babayouda ! » Surpris, il dévisage ce petit être chaleureux secoué par un rire aux origines inconnues. Il lui fait un clin d'œil et disparaît en cuisine. La petite continue de rire, enchantée par la découverte de ce son fédérateur qui émane de son corps. Hypnotisé par son humeur, je sens un soubresaut, je suis atteint. Quelque chose monte en moi puis tout cède. Je ris ! Moi, le cueilleur, je ris ! Ravissement invisible, imprévu et léger. « Baba ! Babayou ! » La poussette s'éloigne, la petite se retourne vers moi, la réjouissance dans ses yeux. Celle d'avoir lié, un instant, le monde des hommes à celui de l'éternité.

Zélia Abadie est née à Sarlat en Dordogne et a grandi dans différentes villes du sud de la France. À vingt ans, elle déménage à Bruxelles et s'installera plus tard à Liège. Elle est bachelière en techniques cinématographiques (INRACI) et titulaire d'un master en écriture cinématographique (ULB). Passionnée par le cinéma et les mots, elle travaille depuis 2010 en tant que scénariste et assistante mise en scène.

L'INVITÉ

– Non merci. Pas pour moi.

C'est pour l'invité qu'elle a acheté la bouteille. Elle sait que son mari n'en prend pas. Elle non plus. Au cours du repas, elle ne lui a pas proposé de sel parce que ça non plus, son mari n'en veut pas. Elle connaît ses goûts et ses bonnes résolutions. Alors, quand se pointe le pousse-café, pour se protéger et rassurer sa femme à la fois, Simon dit : « non merci pas pour moi », dès qu'elle sort la bouteille du buffet. Ce moment gâche toujours la fin des repas qui se terminent par le dernier pour la route.

Elle pose un verre à calvados à côté de la tasse de l'invité et libère le goulot de sa capsule métallique. Dépucelage silencieux de l'étain et tire-bouchon. Simon la laisse faire.

Calvados Coquerel? Sur la liste des courses à faire, sa femme aura fait l'impasse du prénom, laissant la marque inconnue s'ajouter à celles des articles qu'elle achète d'habitude seule. Ce n'était donc ni une eau de toilette ni un déodorant. Il est soulagé de ne pas avoir accompagné sa femme au supermarché le jour où la caissière a couché la bouteille sur le tapis roulant entre une botte de céleris et une farde de cigarettes. Que les clients exhibent entre leur chariot et la caisse des consommables utiles ou intimes, des repas en portions et une promotion à tout prix, passe encore, mais que sa femme y affiche, côte à côte, le calvados pour l'invité et son addiction pour le tabac, ça, il n'aurait pas supporté.

– C'est un Coquerel, j'espère que tu aimes!

L'invité lève dans le vide un verre deux fois à moitié plein. Elle sourit, pose la bouteille, reprend du café. Simon se prend à saliver tacitement avec l'invité. Il se retient de par-

tager son plaisir. Il a biffé l'alcool de sa vie. Sa femme a pris le risque de choisir et d'acheter la bouteille.

Il est incapable de jouer la comédie du « C'est un Coque-rel dont tu vas nous dire des nouvelles! ». Il lui est arrivé de trinquer de manière assez réussie quand il faisait du théâtre, mais c'était avec du thé dans la bouteille. Sauf au cours de la dernière représentation où un petit comique avait remplacé le thé par du cognac. Faut rigoler! Il s'était essayé à la bière, en canettes. Ça fait moins de bruit dans un sac en plastique.

Faut rigoler? Plus lui.

L'invité voudrait partager son verre. Boire un calva sans partenaire, ça va chercher dans les plaisirs solitaires, ça convie la pudeur.

– Tu reprends du café mon chéri?

Elle incline la cafetière, remplit leurs tasses.

– Santé!

La tasse de Simon donne l'accolade au verre de l'invité. C'est grotesque.

L'invité entame le calva. Une empathie s'installe qui sent l'alcool et la compassion. Simon y trouve de l'indécence. Il se réfugie dans son café, se brûle, se noie.

Faut rigoler! Il voudrait couper l'image, partir, virer le grand accessoiriste de sa vie, mais la vue de ce type qui déguste sans partage le visse à sa chaise. Il est scotché aux lèvres qui disent oui aux yeux. Il imagine que l'invité quitte la table en laissant un fond de calva, que sa femme l'accompagne au vestiaire et qu'avant de les rejoindre, il vide le verre à la sauvette comme il le ferait d'un reste de moka ou de foie gras.

L'élégante bouteille de calvados ne semble pas dérangée par les solitudes qu'elle installe. Elle jauge avec suffisance les rondeurs de la cafetière. Elle veille sur son petit calva bien élevé courtoisé par l'anse des deux fumantes de café. Simon est heureux que sa femme ne soit pas tentée par l'alcool digestif. Leurs tasses le rassurent sur la pureté de ses sentiments. Il n'a pas besoin d'un pousse-café pour digérer ce que leur vie lui apporte, ni d'un invité. Quand il sera parti, ça laissera le même vide avant d'en finir avec la journée, la petite faim avant la nuit, l'impression d'oublier ce qu'il ne veut pas perdre. Il ne pourra pas s'endormir sans avoir au moins mis un nom dessus.

Le verre est vide. L'invité recule sa chaise, sort un paquet de cigarettes de sa poche, se lève.

– Je vais en griller une.

Il tend le paquet à la femme qui en prend une comme un morceau de sucre pour son café. Ils laissent Simon à table. C'est l'usage chez eux : on ne fume pas à l'intérieur. La terrasse est devenue le compartiment fumeurs de la maison. Lui, il ne fume nulle part, c'est son mérite, son hygiène mentale, sa contribution écologique, son laissez-passer pour le paradis. Fumer détend sa femme. Il lui arrive d'être jaloux de la cigarette qui rejoint ses lèvres. Quand elle fume, elle est absente, rien ne semble lui manquer. Quand l'invité sera parti, ça lui restera là et il lui manquera quelque chose et ce sera trop tard.

Il fixe le verre de calvados avec un sans-gêne équivoque. Son index s'approche du galbe de la tulipe transparente qu'il effleure jusqu'au plus bas du pied.

La maison est calme.

Sa femme et l'invité devisent courtoisement en presque silence sur la terrasse.

Il saisit la bouteille, surprend le bouchon, balance sa tasse de café refroidi dans celle de sa femme, la remplit de calva et la vide cul sec. Encore. L'étiquette masque le niveau qui baisse et la culpabilité qui sourd.

Faut rigoler! Sa tasse harcèle le verre vide de l'invité et renverse celle de sa femme par excès de vitesse. Encore conscient de ce qu'il vient de faire, il parvient à estimer que le temps d'une cigarette est consommé, que sa femme et l'invité ne vont pas tarder à rentrer. Il veut se lever pour prendre l'air mais le calva le cale sur sa chaise. Il remplit le verre de l'invité, redresse la tasse de sa femme, remet une couche de café sur le calva qui traîne au fond de la sienne, se l'envoie. Il se ferait bien une vraie tasse de café pour ne pas s'endormir sans avoir besoin de chercher à mettre un nom sur ci ou ça.

Simon!

Ça vient de la terrasse. Il s'extrait de la torpeur qui commence à le figer sur place. Il se lève comme un débutant avec une chaise et s'efforce de retrouver une contenance. Il fait quelques pas sans tomber puis revient vers la table et se sert un verre d'eau pour diluer son haleine.

Mon chéri?

Elle pénètre dans le séjour et le trouve encore debout. Elle a une haleine de seconde cigarette.

– Ça va?

– Mais oui ça va. Pourquoi?

Elle lui dit que l'invité ne se sent pas bien, qu'il n'est pas en état de conduire, que ça doit être à cause du calvados et des mélanges du repas. Elle va le reconduire chez lui dans leur voiture. Ce serait bien s'il pouvait les accompagner au volant de la voiture de l'invité.

Pierre Boniver écrit une nouvelle comme il compose un vitrail. Un jour, une de ses nouvelles a reçu un prix, puis elle a retrouvé ses sœurs dans un recueil qui a aussi reçu un prix. Quand le mot ellipse est prononcé dans un atelier d'écriture, il imagine une figure géométrique calée sur ses deux foyers. Il écrit depuis vingt ans et ses muses se trouvent dans le métro, les supermarchés, les brocantes, les cours d'école et au bord des ornières de la vie.

ENFER ET CONTRE TOUT

Ligne 27 – matricule 5690 – 30 ans de service. Il était flambant neuf, mon bus, quand il me transportait, dans le temps; jaune-gris délavé, avec son air crevé, il traîne des pattes à présent. Arrivé à ma hauteur, il essuie ses yeux mouillés – deux vitres embuées – et il geint, se met à crisser des freins: *Qu'est-ce que tu fous là, gamin? Tu retournes au bercail?* Je monte, il pousse un râle d'outre-tombe, qu'on dirait qu'il me jette le mauvais sort. Démarrage sec, il hoquète sur la chaussée trouée et je file en titubant vers la dernière rangée. Je croise des mêmes somnambules, visages livides, trainings usés: *Eh les gars, vous attendez quoi là, un miracle? On n'est pas à Lourdes, on est à Seraing! Y'a plus de boulot depuis longtemps dans la vallée, et si moi j'y retourne, c'est juste pour les affaires. J'ouvre La Meuse, le canard local, et ça fait les gros titres: Vól au Musée de la Vie wallonne. La Coulée à Seraing, le célèbre tableau de Constantin Meunier, a été détérioré.* Tu parles d'une enquête, c'est la plus sottie de ma carrière: une toile découpée par des canailles comme en maternelle on pratique le picotage. Laisser le tableau dans le musée et foutre le camp avec ses personnages, faut pas avoir toute sa tête. Vont en faire quoi après? Des nains de jardin? Mon bus couine dans un virage et on grimpe sur le trottoir, c'est qu'il va nous lâcher en route celui-là. *Cuivre et Zinc – Ougrée bas – Hôpital Cockerill – Place de la Bergerie*, ma tête collée au carreau, ça grésille ici depuis la fermeture du dernier haut fourneau. Je vois des géants de brique, aujourd'hui cheminées muettes qui n'inquiéteraient pas même une fillette; quand j'étais gamin, c'étaient des phallus colériques et même qu'ils me faisaient peur la nuit, me réveillaient en sueur, allumaient mes désirs. Qu'est-ce qui éclaire encore maintenant, qu'est-ce qui s'anime ici? Sclessin, le stade de foot, le *Standard*, un peu de chaleur dans les bars, mais

partout ailleurs une plaie ouverte, et chaque matin devoir la contempler.

On arrive dans le centre, un Lidl sous une ancienne usine, *Ateliers d'engrenages René de Malzine*, et tous les cent mètres cet écriteau : « Maison interdite pour cause d'insalubrité ». La grande artère, la rue Ferrer, on lui a passé les fers, ses devantures fermées, ma mère y avait acheté sa robe de mariée, ne restent plus que des affiches politiques décolorées, toutes les promesses par ici sont passées. Rue de l'Industrie, le bistrot qui m'intéresse est en face, je descends, je marche : *Neocittà*, ma ville rénovée. À gauche, un espace vert propre, des pelouses viennent d'être posées et bientôt les enfants pourront glisser sur de vrais toboggans et non plus sur des terrils comme à l'époque de mes 10 ans. Finies les crasses, la suie, la poussière, des jets d'eau nettoieront la misère entre le mobilier urbain, et les bambins aux habits clairs pourront courir au milieu des parterres floraux. Mais nous sommes en novembre, et je ne vois alignés que des rectangles boueux m'évoquant des tombes sur lesquelles on n'aurait pas encore posé de dalle ni pris le temps de graver les noms. Je continue d'avancer, je me sens cerné ; de tous côtés des vitres éclatantes, moderne palais des glaces pour habitants paumés : le futur siège de l'administration. Au bout, une tache, la dernière usine encore sur pied dont on a conservé le mur pour la façade avant de la transformer en supermarché. J'admire ses dernières forces, mais on m'interrompt : *Ne regardez pas de ce côté-là monsieur, c'est moche, y'a rien à voir !* Deux témoins de Jéhovah en faction près d'affiches éloquentes : « Quand la mort frappe... », « Enfin de bonnes nouvelles », quelle ironie ! J'obtempère et me retourne, ce serait con pour un flic de se faire arrêter. Affaibli, j'ai mal au crâne, mais j'arrive enfin au *Creuset*, le bar des métallos et des vieux du quartier, pour boire une tasse de café, et puis parce que c'est là que je devais aller.

Je fréquentais l'endroit quand j'étais plus jeune, avec mon père, avant son décès. Je constate que les fidèles sont restés et n'ont pas beaucoup changé : Raymond, Roger, Pino, Hakim et la Lorette, la tapée, toujours à la même place, on dirait qu'ils ont réservé pour l'éternité. Aucun ne me reconnaît. La serveuse avec son collier de chienne en paillettes semble siéger comme une gardienne du temple : Madone du pauvre, elle écoute se plaindre les habitués et les biberonne en s'esclaffant. Dans un coin, un groupe remet ça, une dernière belote pour la route avant un prochain coup de sang. Près des machines à sous, l'ado que je dois filer : cheveux gominés, pantalon trop court, un sac à pain sur le dos. Tu parles d'une piste, un p'tit gars nerveux, pas un poil au menton, vraiment pas le physique d'un métallo ; pourtant c'est vers lui qu'on m'a renvoyé et il ressemble au suspect dont on m'a fait hier le portrait. J'avais causé avec le gardien du musée : fier d'être un né natif, celui-ci ne semblait pas bien connaître tous les recoins de sa boutique. Pour lui la peinture, c'est Dalí ou Miró et pour le reste, *n'a rin vu, n'a rin dit*. Mais il avait remarqué le gosse : *Monsieur l'inspecteur, moi çui-là j'le sens pas. Il venait quasiment tous les jours et il bougeait pas, il restait devant, comme ça, pendant 20, 30 minutes, et puis il repartait avec ses baskets dégueulasses qui traînaient jusqu'à la sortie. Qu'est-ce qu'il voulait à ce tableau, hein ? Disait pas bonjour, souriait jamais, complètement absorbé, un vrai fou ! Ben moi j'vous dis qu'entre cette affaire et le gamin là y'a un lien, y'a un truc, et j'en mettrais ma main au feu !* Débarque la vieille patronne du *Creuset*, 87 ans, descendant en peignoir de ses appartements : c'est un peu sa maison de retraite ici. Elle ne me remet pas, le petit Marc, le fils du cadre de l'usine, et c'est peut-être mieux comme ça. Elle fonce droit vers la gueule d'ange venue manger son boulet-frites : *Oh mon poyon !* Elle l'aime bien et tente de l'amuser même s'il n'est pas très coopératif, un même triste voilà tout. Il y a trente

ans, je buvais un dernier verre avec mon père à la table où est assis ce gosse. Je m'en souviens et pour cause, c'était la veille de son suicide. Je dois surveiller cette table de près, la scruter, et ça me pique les yeux. C'est ça, mon *truc*, je vais demander un whisky pour me détendre un peu. Deux grands gaillards débarquent, chauves et doux, John et Pick qu'on les appelle, fondeurs trop tôt virés, une aristocratie ouvrière condamnée désormais à faire la plonge dans les troquets. Ils embrassent le gamin comme si c'était leur fis-ton. La serveuse me regarde d'un drôle d'air : un alcool et un café, depuis deux heures que je suis là, c'est pas clair ; t'es arabe ou t'es flic, quand dans un bar tu bois si peu, t'es forcément suspect. Un mec entre, laisse la porte grand' ouverte et ça fout la barmaid en rogne. Elle ne voit plus que ça : *Eh, on ferme la porte, les enfants ! C'est pas une église ici !* Bien d'accord avec toi, poulette. Je lui donne un pour-boire, une clignette et je déguerpis.

Nuit cauchemardesque, je n'en sors pas, je revois mon père au *Creuset* juste avant sa mort. Ingénieur chez *Prayon*, il avait dû fournir au patron une liste de cent noms à licencier : ses propres ouvriers, trop pour lui. Alors il a sauvé ceux qu'il pouvait, d'abord les pères de famille, puis ceux qui avaient un crédit, et ensuite il s'est mis lui-même dans la charrette ; le centième, c'était lui, une capsule de cyanure et qu'on n'en parle plus. *Bang ! Bang !* Tout à coup un bruit assourdissant, au-dehors, une double détonation. Je me lève en sursaut. Je sors. Dans la ville, silence de plomb, un ciel bleu sans nuage mais dans l'air, une fumée noire. Je passe par la rue Ramoux, j'ai l'impression qu'il manque un truc dans le paysage mais je sais pas quoi. J'entends un vieux qui dit à un autre : *ça fait des années qu'on ne s'en servait plus, alors si on peut faire autre chose à la place, pour pas laisser à l'abandon des trucs qui pourrissent...* Mais de quoi ils parlent ? Je rentre dans le bistrot, même serveuse

qu'hier, *Ave Maria, morituri te salutant*. Sous les miroirs, on tue les heures. Un mec entre avec difficulté, il a l'air sonné, en larmes derrière ses verres teintés, il s'installe sur un tabouret. Ancien métallo, il a sorti sa vieille blouse de travail, et il commande un whisky sec: *Vous l'avez vu tomber, le monstre? Il est pas tombé comme une machine, une partie après l'autre, non, mais en une fois, et droit comme un homme! Il mesurait 93 mètres, c'est pas rien, c'était un géant, à la télé ils disent 80 mètres mais moi je sais que c'était 93 parce que je le connais, il est né en 59, comme moi, et j'ai travaillé avec lui toute ma vie! Et eux ils l'ont tué en quelques secondes, avec 3500 tonnes d'explosifs. Comment c'est possible ça? Est-ce qu'on abat un homme? Est-ce qu'on détruit une église?* La serveuse allume la télé, et là je vois tous les gars, gueules en cendres, cramponnés à leur bière comme à un levier de vitesse, point mort: ils regardent en boucle les images du JT. Le Haut-Fourneau 6 de l'Espérance, c'était ce matin qu'on avait décidé de le dynamiter, et ce fut net et précis, un vrai travail de pro. Le gaillard termine son verre, se relève péniblement, et c'est comme s'il venait de perdre son père ou sa mère. Avec le gamin ils se croisent, celui-ci a filmé la chute du HF depuis sa chambre, il montre la vidéo à John et Pick, ils se taisent, éccœurés. Le comptoir a bientôt égrené tous ses clients, et moi, flamme éteinte, j'ai plus la moindre envie de bosser, alors je commande un digestif, pour encaisser. Le gamin s'assied près de moi, et j'ai envie de lui causer, de lui dire que *j'ai bien connu son père, un ami de mon père, un bon ouvrier et un avant-centre magnifique à l'US Liège qui marquait comme il respirait. Quand il sortait dans la rue, toutes les filles se retournaient*. Il me foudroie du regard et se lève, muet il chancèle et quitte le troquet. Il doit penser à son vieux, à l'accident du haut-fourneau il y a 15 ans, à ses pieds broyés, il n'avait pas supporté, lui qui était si fier. J'étais à son enterrement, et toi tu venais de naître.

Adolescent, tu sors et je te file, je suis de loin tes pas râpeux, tes baskets sales, et je sens bien que dans ta tête ça cogite. Apprenti-boulangier, les yeux bleus de travail délavés, avec ton sac à pain tu fais la tournée des vieux du quartier tous les matins, pour ceux qui ne peuvent plus se déplacer. Aujourd'hui t'es en pause, tu rejoins ta bande de copains, vous prenez le bus. Deux garçons, deux filles, et un mioche, je découvre que c'est le tien, toi seul le regardes comme une idée fixe : *Alors mon p'tit Lucas, tranquille, tu lèches tes doigts ?* Ta femme n'a pas seize ans, blonde décolorée, pantalon moulant, on voit qu'elle veut plaire, porte du rouge à lèvres bleu, et toi t'as pas l'air convaincu. Elle s'assied avec sa copine brune lissée, simili-cuir, chewing-gum qui frétille et toi, tes deux potes, en jogging et sweat-shirt, vous vous installez en face. Tu regardes le tableau et leur dis : *D'un côté la passe, de l'autre les esclaves*, putain ce que t'es cruel, et lucide pour ton âge, tu tiens ton front fatigué, t'en as marre de raconter des conneries, t'as juste envie de pioncer. Le bus monte sur les hauteurs, tu vois les beaux quartiers, des villas que t'auras jamais, et ton pote qui a remarqué *une G2, une Golf 2, tu l'as vue comme moi hein ?* Toi t'as rien vu t'es ailleurs, tes illusions tu les as plus, tu sais que pour toi, tout ça, c'est râpé. Mais tu regardes ton gamin, et tu voudrais qu'il soit fier de toi plus tard.

«Allô, allô, les ménagères ! Profitez de mon passage pour vous débarrasser de vos vieux câbles, vieux fers, vieux cuivres, vieux zincs !» Cette voix rauque familière, me réveille. Il est déjà midi, c'est le troisième jour de mon enquête et je me lève de plus en plus tard, Je me penche à la fenêtre et reconnais la camionnette du marchand de mitraille. Un gars sort de chez lui et vient apporter sa ferraille. Moi aussi je suis rouillé et bientôt bon pour la casse. Je pars dîner au *Creuset*. Le gosse est là, il me fait un signe de la tête. Pour moi c'est haricots rouges et une fricassée au lard s'il-vous-plaît. Toi, tu commandes un œuf, tu le

gobes, t'as toujours l'air pressé. Sur la table à ma gauche, le vieux Roger recompte avec attention sa monnaie : pas de crédit pour cette fois. Flash info à *La Une*, on est toujours sans nouvelle des personnages du Meunier. Tu te lèves, t'as l'air inquiet pour le pépé, tu t'assieds à ses côtés :

– *Pourquoi tu dis rien, Roger ?*

– *Regarde mon ami Joseph à la terrasse, tout seul avec son café, figé. Quand il enseignait aux Aumôniers du travail, il parlait toujours de Meunier. Aux élèves, il disait qu'il avait peint la fierté de leurs pères et que la place de ses toiles était dans les usines, pas dans les musées...*

C'est pas faux. Je prends encore un verre, histoire d'y voir plus clair si on veut, et je me dis qu'il me faudra chercher ailleurs mon coupable, car ici pas un indice, rien, juste un pauv'gosse égaré, pas de quoi l'arrêter. Sauf que la vieille patronne vient s'asseoir près de moi, fumeuse invétérée elle fixe le gamin au loin, se tourne et me souffle sa fumée en plein visage : *Tu lui veux quoi, hein sale poyon ?* Un coup dans l'estomac ça m'a fait, la vieille m'a reconnu et ça lui plait pas que je tourne autour du gosse : *Tu lui fous la paix, t'as compris ? Viens plus rôder chez nous, charogne !... T'es plus des nôtres !* En plein cœur cette fois, K.O., avec un immense nœud dans la gorge, je file droit dans ma chambre pour oublier, mais là de nouveau je sens quelque chose qui m'empêche de me reposer. Un arrière-goût dans la bouche, âpre, ça remonte jusqu'au cerveau : ouvrir la fenêtre pour m'aérer. Dehors, une fine poussière rosée se pose sur les voitures et les toits. Ça me revient : le gueulard la nuit crachait du fer ; enfant, je me réveillais pour voir le ciel rouge et entendre mugir le monstre. Hier, on l'a flingué, mais il a pas dit son dernier mot et le voilà qui renaît de ses cendres. Pendant trois jours et trois nuits, le vent portera sa suie le long de la Meuse et, du fond de Seraing jusque sur les hauteurs, elle imprègnera tout, corps et

âmes, objets et arbres. Mes pieds me démangent, je fonce vers le HFB, le haut-fourneau du paternel, le ventre noué. Tu vas où comme ça, Marc, à l'abattoir? Un tunnel, des tuyaux, il fait sombre, ici personne viendra me chercher.

La nuit tombe et je traîne toujours dans la zone, je somnole. Les bras de la bête m'enveloppent amoureusement, font des bruits étranges et une soufflerie murmure encore quelque part, je lui réponds, j'ai le sentiment qu'on se comprend. Soudain j'entends des voix d'hommes, on me parle? Tu deviens fou, Marc, fais attention. Des coups tapés, des bruits d'outils, j'aperçois de la lumière quelque part au fond de l'usine, j'ai pas rêvé, et je me glisse au-dessus des barbelés. Des ouvriers au travail? C'est vrai qu'on bosse encore ici la nuit, à ce qu'on m'a dit, des gars de l'Est qui assurent la sale besogne: tout démonter, benne après cuve, boulon après écrou, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, plus la moindre trace. Je continue de m'approcher, tous ces boyaux disparus c'est comme un animal dépecé. Je marche sur les gravats, mes doigts touchent le cuivre rouillé, tracent des lignes sur mon visage, ici c'est notre territoire. Eh Marc, si tu te fais pincer t'es bon pour l'asile le vrai, celui où ton père aurait pu terminer ses jours. Et Pick, il fait quoi là au juste? Tu parles d'un ouvrier polonais! J'aperçois sa silhouette pointiller, heurtant les cailoux il se ramasse sur un manche déjeté. Puis une deuxième ombre, le John en personne, casque sur la tête, et maintenant Joseph, le vieil instit, et ça continue de défiler; à croire qu'ils ont embarqué tout le bistrot. Ronde de nuit? Visages éclairés par intermittence la lampe à huile – un cierge – et eux regards droits: ils avancent et moi je fais le guet, fasciné. Mon père les conduisait, à présent c'est eux qui mènent la barque. Ils pénètrent dans l'ancre, l'ancienne salle de la coulée, une alcôve ridée, profanée par les Polaks: il ne reste plus rien dedans. Au milieu, j'entrevois un brasier autour duquel leurs ombres immenses se

disposent comme pour danser. Un foyer et tout le monde à pied d'œuvre. John traîne un immense sac de bois qu'il lance dans les flammes ; Joseph, avec la pointe de sa canne, attise le feu ; Pick installe des lampes de mineur jusqu'à la sortie, il trace un sentier. Les femmes arrivent, la vieille d'abord, suivie de près par la serveuse. Un chapelet se forme. Survient un corps plus frêle mais droit, avançant au milieu du cercle. C'est le gamin évidemment, avec son grand sac d'apprenti qu'il dépose au sol comme s'il s'agissait d'un butin, et tous les autres font silence. Le même, ouvre en grand son sac : brioches, baguettes de pain, et au milieu – quelle cloche je fais ! – les bonshommes du tableau de Constantin. Des têtes et des bras, qu'il prend délicatement et dépose à terre pour les y enraciner. Et ils s'illuminent, nos disparus du Meunier, recomposés en un seul corps de nouveau au travail ils s'animent : métallos humbles et magnifiques, ils nous regardent. Le silence en lumière, leur mausolée, c'est du de La Tour, bordel, et c'est juste pour nous : je dois les rejoindre. Nous nos corps las, les leurs si solides, incandescents leurs torsos, vivantes leurs gueules, on peut être fiers, papa, et ça ravive une lueur ancienne dans les yeux des vieux, des images et puis des désirs. Le gamin prend une pioche et soulève sans crainte la terre. Les tuyaux crissent, se réveillent. Des sanglots ? C'est peut-être eux qui se souviennent. Couchés là, les hommes du feu pour la première fois seront enterrés chez eux, et pas dans un musée. Alors chacun sort de sa poche un objet un talisman. Cœurs battants, ils lancent dans la nuit un bout d'eux-mêmes, une peau un tissu, calicots et trésors : ils pourront mourir en paix. La serveuse jette son collier, et attiré par cet élan, mon pied se lance seul mais je vacille ; on ne me dit rien, on me prend juste par le bras : c'est la vieille du bar qui me soutient. La terre se réchauffe. Le gamin, lui, en digne chef de bande, me regarde droit dans les yeux : ils m'attendent. C'est à ton tour Marc, c'est le moment et tu dois pas te débiter. Ma

main fouille dans mon imper, et elle le fait pas toute seule, c'est tout mon être qui s'affaire, c'est ma tête et c'est mon corps. Je tombe sur ma carte de flic, ma gueule bien tirée, on se dévisage : t'as bien changé Marc, tu fais plus vieux que ton âge. Je jette mon papelard au milieu des flammes, et je sens les autres près de moi qui se serrent. Un clin d'œil, un baissement de tête, c'est le moment crucial : on va pouvoir communier, salauds et femmes de mauvaise vie, repentis et pas-un-poil-sur-le-menton, tous enfin réunis. On va les saluer, nos aïeux, qu'ils sachent qu'ils ont pas bossé pour rien, qu'ils méritaient de vrais adieux. Le gamin doucement se met à murmurer, et je crois bien qu'il prie, profession de foi et promesse : *Croix de bois croix de fer, si je mens...*

Marianne Amaré, née à Tarbes en 1985. Pyrénéenne amoureuse des Ardennes depuis qu'elle y a rencontré un homme et son histoire. Elle évolue de promenades en rencontres et se plaît à écrire et à filmer, notamment la condition ouvrière. Monteuse, diplômée de l'Insas, et correctrice à ses heures, elle vit à Liège depuis 2 ans.

LES DENTS DE LAIT

Immobile, j'ai fixé sur le tissu blanc la tache rouge sang qui s'élargissait trop vite pour qu'il y ait encore quelque chose à faire.

L'eau de Javel devait à peu près avoir la même saveur démoniaque. Un mélange d'enfer et d'effarement étranglés. Je ne sais toujours pas aujourd'hui si le café en faisait passer le goût ou au contraire s'il ne l'accentuait pas davantage. Je n'aimais pas le café non plus, tu t'en doutes, je n'en bois jamais. J'étais fille unique et je profitais des mêmes privilèges ancestraux que mes cousins plus âgés, plus costauds. Pour respecter la tradition selon laquelle la chute de la première dent de lait signifiait l'entrée dans la « vraie vie », j'avais la chance depuis quelques temps, de pouvoir boire un *caffè corretto*¹ à la fin de chaque repas dominical. Tandis que chacun avalait son petit verre de grappa d'un trait avant de passer à son *espresso*, l'affaire était vite réglée, ma grand-mère prenait le temps de me préparer un infâme décaféiné avec du lait chaud et du miel. J'avais sept ans. Mais je devais quand même boire ma petite grappa. *Grazie mille*. Tout le monde riait de bon cœur en me voyant grimacer, cracher, les joues en feu tout en avalant le breuvage immonde. Ils étaient très fiers de leur *bambolina*, alors j'étais un peu fière aussi probablement. Après on allumait la télévision pour regarder un Grand Prix de Formule 1 ou l'autre, pour l'ambiance, pendant que ma mère et mes tantes faisaient la vaisselle en jacassant. Les hommes fumaient et l'odeur de leurs cigarettes mêlée à celle de l'ail du repas piquait les yeux.

En dehors des *ragù* et des ravioli de Nonna, cette famille n'avait plus d'italien que ses prétentions et ses prénoms pittoresques. Luigi, Giuseppe, Flora aimaient les pizzas

1 Café arrosé, de grappa généralement

et les Ferrari. Parfois, les yeux brillants, ils grommelaient confusément, ou braillaient carrément, des paroles bavuses de Eros Ramazzotti, ou d'Adriano Celentano pour les plus vieux, en bombant le torse sous leur faux maillot de football de la Squadra Azzura. De mon côté je filais sous la table pour m'amuser avec mes poupées, qui devaient survivre dans un monde obscur de géants voraces aux mollets velus et aux chaussettes dépareillées. Des fois, un de mes cousins les plus idiots, Luciano, prenait un coup de grappa de trop et agaçait alors l'innocence de mes jeux. Dès que je disparaissais sous la nappe, il ouvrait la braguette de son pantalon un peu trop serré à la taille à cause de son embonpoint précoce – la faute aux raviolis – et se tripotait le zob de ses doigts boudinés, me retenant prisonnière entre ses pieds puants d'adolescent aux hormones hystériques. Loin d'être choqué, mon esprit pervers de petite dernière le considérait surtout comme profondément stupide et gras. S'il avait su les risques qu'il prenait en se mettant ainsi en position si vulnérable! À l'époque, j'ai imaginé pour lui mille supplices d'une cruauté absurde. Luciano aurait frémi en voyant ce que j'étais capable de faire aux mouches désespérées que je décollais de leur piège accroché à la fenêtre de la cuisine! Mais je ne laissais rien paraître, et il échappa dimanche après dimanche à d'innombrables humiliations et autres souffrances. Je n'ai jamais dévoilé ses travers, j'en ai même profité, avec une curiosité attentive, pour apprendre des choses sur la Chose. Le secret, si c'en était un, était bien gardé. Il a cessé de me faire profiter de son anatomie quand il a rencontré sa future femme et j'ai « oublié ». Entretemps, la puberté m'avait tout naturellement éloignée des bas-fonds de la salle à manger. « Ce n'est plus de mon âge », me disais-je à moi-même, pleine d'une adolescente arrogance. En vérité, il ne se passait plus grand-chose d'intéressant là-dessous et surtout j'avais peur de filer mes collants. J'étais devenue

coquette, je pensais être devenue une femme, d'ailleurs mes dents de lait n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Petit à petit, j'ai aussi pris goût à écouter en silence les jérémiades des uns et des autres, entre vieilles rancœurs impossibles à avaler ou nostalgie d'un pays qu'ils n'avaient pourtant jamais vraiment connu. Puis progressivement lassée par les vociférations avinées de mes oncles, j'ai passé de plus en plus de temps en cuisine avec ma grand-mère qui arrosait absolument tout de litres d'huile d'olive en sirotant des litres de genièvre «qui l'aidaient à digérer». Entre deux pincées de sel dans ses casseroles, elle tentait de s'asseoir élégamment sur une chaise installée juste devant la cuisinière. De son cache-poussière fleuri dépassaient les plis de soie de ses robes du dimanche, caressant ses longues jambes. Elle rajustait les boucles de sa mise en plis de petits gestes précis, ses mains couvertes de bijoux clinquants que mon grand-père avait dû lui offrir pour se faire pardonner ses inévitables frasques.

Les années ont passé au rythme des réunions dominicales, des verres de grappa dans le *caffè*, des mariages, des naissances, du divorce honteux de l'oncle Gianni et de Djamilia, son épouse marocaine, qui l'avait quitté pour une lointaine cousine rencontrée à la mosquée, une femme intègre qui comprenait mieux sa culture et surtout qui ne buvait pas de Chianti. Quant à moi, je détestais toujours autant la grappa mais j'avais découvert l'intérêt des pousse-café au restaurant grec, quand le charmant Stavros m'offrait une liqueur de rose à la fin de ses généreux mezze.

À un âge honorable, après avoir confectionné dans sa vie quelques centaines de kilos de pâtes fraîches auxquelles elle n'a jamais touché car elle détestait ça, Nonna notre douce grand-mère nous a quittés. Ma mère a courageusement repris le flambeau des dimanches sauce tomate, d'autant plus vigoureusement qu'elle était devenue grand-mère à son tour. J'avais en effet donné naissance à Dieu

en personne, toi mon Jan. À cinq ans, tu parlais avec un vague accent flamand, ton papa étant anversoïis. Pour tous, j'avais raté ma triste vie, puisque je ne m'étais pas mariée avec un Italien mais selon moi, je m'étais rapprochée ainsi de ma Nonna, qui était limbourgeoise en réalité et avait dû abandonner sa nature nordique quand elle avait épousé Italo, mon grand-père tyrannique que tout le monde appelait dévotement «Parrain». L'Italie était en moi, je n'avais pas besoin d'en faire étalage. Par ailleurs, mon petit Jan, tu comprenais parfaitement l'italien, et tu étais bien le seul, à force de regarder les émissions culinaires de la Rai avec moi, encore un secret bien gardé. De grand matin, apprendre à faire des lasagnes ou à choisir le meilleur vin rouge pour l'osso bucco, me procurait, et me procure toujours, un plaisir inouï.

Mon cousin Luciano avait vieilli et pris presque autant de poids que l'illustre ténor auquel il devait son prétentieux prénom. Aux réunions du dimanche il s'endormait désormais sur sa chaise après sa première gorgée de grappa, les mains posées sur son ventre rebondi. Chacun en riait avec tendresse. Quand avec son épouse, il se plaignait de ne pas avoir eu la chance de devenir parent, personne n'insistait sur le sujet, probablement pour ne pas leur faire de peine, mais de mon côté j'essayais de ne pas ricaner.

Jan, mon tout précieux, quand tu as perdu ta première dent de lait, je ne t'ai pas accordé le rituel petit verre de grappa, les temps avaient changé, j'avais des principes ridicules en matière de tout, et surtout en matière d'éducation. Pas de grappa donc, mais à la fin du repas, rappelle-toi, tu avais malgré tout droit à un café au lait dans lequel tu adorais jeter une dizaine de sucres. Tu aimais surtout les voir fondre au fond de ta tasse, à force de touiller rageusement avec une vieille cuiller Sabena qu'un de mes oncles avait dû voler lors d'un voyage en Italie. Malgré tes supplications, je voulais que tu restes parmi nous, assis, je ne

te laissais jamais aller jouer sous la table avec tes petites voitures pendant que les grands regardaient les courses automobiles. Les vrombissements cauchemardesques des moteurs à la télévision n'avaient pas changé en trente ans. Tout le monde insistait pour que je te laisse faire. « On est en famille ! » Je me suis laissée convaincre une fois une seule. Et cela s'est très mal passé.

Tu as donc disparu sous la table, emportant avec toi tes deux petites voitures Ferrari, offertes par ton oncle Romolo. À cet instant, le cousin Luciano s'est mis à ronfler de plus belle au-dessus de sa grosse bedaine. Tout le monde alors a rigolé doucement, comme d'habitude.

« En plus Luciano dort comme un cochon, risque rien ton petit Jan ! »

En entendant ma mère prononcer ces mots, étranglés entre deux gorgées de grappa dégueulasse, j'ai lâché mon verre de vin. Immobile, j'ai fixé sur le tissu blanc la tache rouge sang qui s'élargissait trop vite pour qu'il y ait encore quelque chose à faire pour sauver la nappe. Puis j'ai éclaté de rire, avant de t'attraper par la manche sous la table et de te traîner dehors. Tu as hurlé pour tes petites voitures laissées derrière toi dans la précipitation, tu ne les as jamais récupérées.

Marie-Jo Vanriet écrit entre ses lessives, entre ses promenades à la mer, entre ses enfants, entre deux tangos. Entre deux polars, elle lit et relit Duras. Elle vit à Guernesey, une île secrète entre la France et l'Angleterre.

FAIS-LE

– «Vous prendrez bien quelque chose pour la maison? Limoncello? Amaretto?» Il est des phrases, quand on sert dans un restaurant, qu'on prononce comme un rituel, comme une leçon qu'on récite, un chapelet qu'on égrène, sans même penser au sens des mots.

Comme d'habitude donc, Patrizia pose la question au couple qui vient de terminer son repas. Et, un peu trop précipitamment sans doute, l'un et l'autre optent pour l'Amaretto. Qu'ils vident d'un trait. Après leur Cava à l'apéro, leur demi de blanc pour accompagner l'entrée et la bouteille de rouge du repas. Ces deux-là semblent à la fois heureux et tendus – difficile d'imaginer ce paradoxe, heureux et tendus, et pourtant c'est ce qu'elle ressent. Lui aux aguets, elle fébrile. Des regards lumineux qui se noient l'un dans l'autre, puis qui se parent d'ombre et de doutes dès qu'ils se quittent.

Elle ne sait pourquoi, mais Patrizia a un mauvais presentiment. Peut-être n'aurait-elle pas dû poser la question d'usage. Peut-être est-ce le verre de trop. La femme se lève, trébuche sur le pied de table, il la soutient, ils partent.

Et la soirée va. Patrizia en sert des Limoncello et des Amaretto «pour la maison». Au couple de petits vieux qui s'apprête à rentrer sagement, heureux de cette soirée toute simple encore volée à l'éternité. Aux gars venus arroser entre potes la victoire du Standard contre Westerlo. À cette grande tablée d'anniversaire. Et à cette femme qui écrit seule à sa table et se donne le temps du petit «pousse» pour ciseler sa conclusion. La serveuse en oublie ce couple de naufragés.

Patrizia boit son potage, l'œil rivé sur la télé. Guerre en Syrie, réchauffement climatique, divorce de Brad Pitt et

d'Angelina Jolie. Quand elle est seule, elle a besoin de ce bruit de fond, de ces images qui défilent comme un décor, tableaux variés d'un maître contemporain qui donnerait à voir l'état du monde. Elle entend, elle voit, sans plus. Mais aujourd'hui, c'est différent. Elle écoute, elle regarde. Elle attend avec impatience le sujet sur le procès du moment. Dans le box des accusés, l'amant de ce fameux soir. Les traits de son visage n'ont plus rien à voir avec le sourire, les yeux éperdument amoureux de celui d'il y a 18 mois. Il est défait, ailleurs, loin, très loin même... Elle n'est plus là. Et elle est partout, sur les écrans de la salle d'audience, à la Une des journaux. Elle est multiple : lumineuse et pleine de bleus, tellement vivante et tellement morte.

Et ce contraste entre l'avant et l'après, Patrizia le vit dans sa chair...

Cela fait des mois qu'elle retourne dans sa tête tous les éléments qui ont été déversés dans la presse locale dès le lendemain de ce fameux soir. La radio d'abord a fait écho d'un cadavre de femme découvert dans la chambre d'un hôtel de sa ville. On soupçonnait le compagnon, un caricaturiste en vue, de l'avoir tuée. Crime passionnel, violence conjugale, les supputations allaient bon train. Un titre parmi d'autres, un fait divers anonyme, auquel on ne fait a priori pas plus attention qu'aux autres informations distillées en quatre minutes au journal parlé du matin. D'autant moins lorsqu'on n'y connaît rien en dessins de presse. Mais quand les sites web puis les journaux ont posé des images sur ce fait divers, l'anonyme a eu un visage. Un visage qui aurait lui aussi pu passer rapidement aux oubliettes si Patrizia n'avait pas reconnu la femme amoureuse du resto. À présent qu'elle « connaît » la dame sur les photos, ce fait divers banal n'est plus un fait divers banal. C'est plus fort qu'elle, il faut qu'elle lise toutes les lignes de tous les journaux qui parlent de l'affaire, qui racontent dans les moindres détails comment cette femme rayon-

nante est morte sous les coups de son artiste de conjoint. Et voilà qu'elle se sent responsable d'avoir peut-être offert le verre de trop...

Cela fait des mois que cet événement affecte sa propre vie, qu'elle a projeté cette histoire dans la sienne, que son couple bat de l'aile, à force de questionnements sur l'amour, le bonheur et toutes ces choses si fragiles, qu'on considère pourtant souvent pour acquises...

Pourquoi est-elle tellement touchée? Des couples, elle en voit tous les soirs, chacun avec son histoire, son «air» d'aller bien ou pas, mais que sait-on d'une vie quand on n'en voit que quelques bribes? Pourrait-elle elle aussi tuer par «amour»? Bascule-t-on si vite de l'autre côté? Si on fait abstraction de l'acte – la mise à mort finale – cette histoire n'est-elle pas simplement l'histoire de n'importe quel couple qui patauge pour retrouver le goût initial?

De ces deux-là, elle a gardé ce joli dessin laissé sur une feuille A4 un peu fripée, ces personnages croqués sur le coin de la table, prêts à sauter dans une case de BD. Il en avait du talent cet amant, qui passait sa nervosité en griffonnant... Sans savoir de qui il s'agissait, juste parce qu'elle trouvait ça beau, elle a eu envie d'emporter cette œuvre éphémère avec elle; elle avait pensé l'encadrer tant elle était sous le charme, mais n'a jamais pris le temps de le faire...et puis, on l'aurait pris pour une folle de conserver le dessin d'un tabasseur de femme!

Voilà; c'est le moment. Gros plan sur l'accusé, voûté, les mains sur le visage. Retour au direct, dans la salle des pas perdus; le journaliste commente les éléments de cette troisième matinée de procès. Un nouveau témoin de la défense, sorti du chapeau en dernière minute. Un témoignage qui peut tout changer: le médecin de famille a expliqué que les bleus, les ecchymoses sur le corps de la victime sont dus à la maladie qu'elle a contractée quelques

années plus tôt, et qui gagnait du terrain à une allure folle, ne lui laissant que peu de temps. «Type 3, forme la plus grave et la plus rare de la maladie de von Willebrand», a précisé le médecin durant l'audience. «Le sang ne se coagule plus correctement, le malade se couvre d'hématomes sans raison apparente, il peut même saigner au niveau des articulations et des muscles. La maladie est héréditaire.»

Le journaliste interroge la sœur de la victime, effondrée face caméra : elle n'était pas au courant de la maladie. Personne ne présente ces symptômes dans la famille. Elle a peine à y croire. Non, sa sœur n'avait pas encore d'enfant, mais elle lui avait dit qu'elle en voulait deux ou trois et qu'elle comptait faire vite pour la rattraper. L'avocat du prévenu assène : «ces nouveaux éléments mettent hors de cause mon client ; il n'a jamais porté de coups à sa compagne, contrairement à ce que les enquêteurs et les médias ont donné à penser». Panoramique sur le Palais de justice ; on sent l'effervescence, les journalistes partent à l'assaut des avocats, de la famille de la victime, des amis du prévenu, en quête de la réaction-choc, de la petite phrase qui fera la différence dans leur média respectif et sera reprise sur les réseaux sociaux.

Patrizia n'en revient pas ; assise devant son potage froid, elle triture le dessin entre ses doigts. Elle se sent soulagée ; c'est comme si on parlait de son propre frère, depuis le temps qu'elle vit avec son histoire ! Elle n'a jamais cru en la culpabilité de «son» artiste. Ces yeux-là plongeaient si profondément dans ces yeux-là... Pourquoi le médecin n'a-t-il pas témoigné plus tôt ? Pourquoi l'accusé n'a-t-il pas parlé de cette maladie, alors que cet élément était déterminant pour lui ? Elle ne le saura jamais : elle n'écoute plus rien à présent. Elle est perdue dans ses pensées, allégée d'un poids qui la tétanisait depuis si longtemps... Le dessin entre les mains, elle comprend soudain qu'elle détenait depuis le début tous les éléments permettant de

disculper l'amant : ce n'est pas sur le set de table, la serviette ou une quelconque feuille de calepin que l'homme avait dessiné. Non, de l'autre côté des croquis, c'est une lettre en provenance de l'hôpital qu'elle avait découverte. Des analyses médicales. Elle n'y avait pas prêté attention ; elle n'y connaît rien et n'aurait de toutes façons pas pu interpréter les résultats. Elle s'en veut pourtant... Son témoignage aurait pu dès le départ mettre un terme à l'action judiciaire et à ce déballage médiatique.

Elle pose à nouveau les yeux sur le dessin et soudain, son regard se glace. Entremêlés aux personnages, crayonnés en plusieurs graphies, des arrondies et des plus angulaires, de petites lettres et des énormes, des traits remplis de motifs géométriques, d'autres noircis ou dégradés, ces mots répétés encore et encore : « fais-le » et « s'il te plaît »...

Elle vient de comprendre. Non, ce n'est pas la maladie qui a tué la douce. Mais elle la faisait souffrir atrocement et lui volait son avenir... « Fais-le », « s'il te plaît », implorait-elle ce soir-là entre deux gorgées. Et chaque fois qu'elle le lui demandait, il dessinait ses mots, comme pour se sortir de la tête les sentiments mêlés qu'ils faisaient naître en lui. C'est pour cela qu'il n'a rien dit et s'est laissé accuser ; il a accédé à cette ultime requête. Il l'a tuée, non au cours d'une sordide dispute qui aurait mal tourné. Mais par amour.

Ce soir sans doute, l'amant sortira libre, définitivement blanchi. Libre aux yeux des hommes, mais tellement enchaîné au plus profond de lui ; de ces chaînes qui le tiennent, lui, mais l'ont libérée, elle. Patrizia sait qu'aux yeux de la loi, il serait de nouveau derrière les barreaux si elle livrait sa vérité. Celle qu'elle est peut-être seule à connaître. Celle dont son imagination trace les contours.

Comment s'y est-il pris ? Était-elle déjà si loin qu'il n'a eu qu'un petit coup de pouce à donner à la mort ? Une

méthode douce, indolore? Quelques gouttes d'un poison versé incognito dans l'un de ses verres? Les interrogations n'en finissent pas de fuser. Finalement, Patrizia se dit que les apéros, vins et pousse-café les ont aidés, lui à passer à l'acte sans trop réfléchir, elle a gardé le cap dans sa funeste décision... Et cette idée l'apaise.

Devant l'écran qui continue de déverser ses pubs tonitruantes vantant la douceur d'une crème pour les mains ou le confort d'une voiture allemande, Patrizia pose le dessin à plat sur la table; elle le lisse du bout des doigts. Elle ne pourra jamais l'encadrer. Les mots enrubannés autour des croquis sont autant d'aveux corroborés par la «face B» de ce bout de papier finalement très compromettant. Elle avait déjà acheté l'encadrement et commandé le passe-partout grisé qui le mettrait en valeur. Le mur de son salon restera vide, en attendant qu'un autre artiste vienne griffonner quelques motifs sur un coin de table du Vulcano. Quel mystère humain se cachera à l'autre bout de son crayon, entre la mine et le cœur torturé, entre la main et un coin secret du cerveau?

À présent, elle peut reprendre le cours normal de sa vie, avec un secret à préserver et quelques fissures de plus dans la carapace de son couple. Il n'a jamais compris que cette histoire l'atteigne autant; elle n'a jamais pu expliquer pourquoi; ils se sont peu à peu éloignés, imperceptiblement, mais irrévocablement...

– «Vous prendrez bien un verre pour la maison?» Patrizia apporte à la table un chariot complet de bouteilles de Grappa, d'origines et d'âges différents. Et un «chauffeur», pour dégager les arômes délicats de l'alcool. Quand, comme ce soir, des avocats viennent dans son restaurant, elle sort le grand jeu. Ils commentent l'affaire du jour, le rebondissement qui leur permet de clôturer un peu plus

tôt que prévu cette affaire hors du commun. Elle écoute ; elle se tait. L'un d'entre eux sans doute connaît vraiment la vérité.

En face, les lumières du Palais de justice se sont éteintes une à une.

Claire Bortolin vit dans la région de Mons. Journaliste en presse écrite pendant près de vingt ans, elle a longtemps écrit pour rendre compte de l'actualité. Aujourd'hui au *Pass*, elle écrit pour communiquer ou pour vulgariser. Alors de temps à autre, elle a envie de prendre des libertés avec la réalité et d'écrire juste pour le plaisir.

TABLE

Introduction	5
GRAND PRIX DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES	
<i>Amarula</i> d'Adeline Dieudonné	11
NOUVELLES PRIMÉES	
<i>Bidon</i> de Pierre Piroton	23
<i>Pigeon</i> de François Capet	35
<i>C'est offert !</i> de Sandrine Robson	49
NOUVELLES DISTINGUÉES	
<i>Dino</i> de Claire Corniquet	57
<i>La récolte</i> de Zélia Abadie	67
<i>L'invité</i> de Pierre Boniver	75
<i>Enfer et contre tout</i> de Marianne Amaré	81
<i>Les dents de lait</i> de Marie-Jo Vanriet	93
<i>Fais-le</i> de Claire Bortolin	99

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen,
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Impression : Maison de la poésie d'Amay